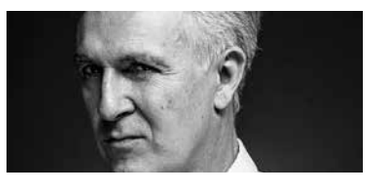
Supplément mensuel
L'Orient Le Jour
Jeudi 6 septembre 2018

L'Orient Littéraire

Numéro 147 - XIIIe année

Paraît le premier jeudi de chaque mois, sauf exception

III. **Entretien avec Gilles Martin-Chauffier**
IV. **Wislawa Szymborska : sage facétieuse**
V. **Yasmine Ghata : l'ombre d'un père**
VI. **Toufic Hindi : le djihadisme sans frontières**
VII. **Yahia Belaskri et son ultime utopie**
VIII. **La Bibliothèque nationale du Liban**



Édito

Eunuque

« *Il y a des gens qui ont une bibliothèque comme les eunuques un harem* » écrivait Victor Hugo. Notre pays est désormais pareil à un eunuque : il possède une bibliothèque nationale, dont le chantier remonte à 1999, mais elle ne sert à rien, puisqu'elle est encore inaccessible au public. Cette carence – dont on ne parle jamais parce qu'elle est supplantée, dans la longue liste de nos catastrophes, par d'autres lacunes (absence de gouvernement, crise économique, électricité, ordures...) apparemment plus graves – est d'autant plus inacceptable que le Liban se targue d'avoir inventé l'alphabet et que, selon la formule de Jack Lang, « *chaque fois que nous prononçons le mot bibliothèque, nous disons le nom de Byblos, petite ville de la côte libanaise que les Grecs ont identifiée à la matière même du livre* »... À l'heure où notre culture stagne et que la lecture auprès des jeunes Libanais régresse de façon alarmante, à un rythme bien plus accéléré qu'en Occident, l'ouverture de cette institution doit constituer une priorité pour le prochain gouvernement. Si cette inauguration s'accompagne d'une campagne nationale de sensibilisation à la lecture, elle pourra rouvrir les yeux de notre population (parents, enseignants, écoliers en tête) sur l'importance du livre dans l'éducation de notre jeunesse – le numérique n'étant pas l'ennemi de la lecture, mais son complément. « Est-ce vraiment vital ? » répliqueront les économistes, un peu à la manière de ce personnage de Sartre qui, dans *Le Diable et le bon Dieu*, s'interroge naïvement : « *Quand ils voulaient du pain, j'arrivais avec le crucifix. Tu crois que ça se mange, le crucifix ?* » La réponse est pourtant évidente : un pays ne meurt que quand sa culture disparaît.

Alexandre NAJJAR

Tous les numéros de **L'Orient Littéraire** sont disponibles en coffrets. Pour toute commande, contactez le 01-384003.

Javier Cercas : Histoire et légende en dialogue

L'écrivain espagnol Javier Cercas convoque un parent mort durant la guerre civile et rend encore plus floues les frontières du roman, genre qu'il qualifie d'« *anti-dogmatique* ».

Ce n'est pas la première fois que Javier Cercas convoque les années trente dans un de ses livres. Paru en 2001 dans sa version originale, *Les Soldats de Salamine* partait d'une interrogation : pourquoi la vie de l'écrivain phalangiste Rafael Sánchez Mazas a-t-elle été épargnée par des combattants républicains pourtant sommés de l'exécuter ?

Dans son nouveau roman, l'écrivain originaire de Cacéres s'intéresse à Manuel Mena, l'oncle paternel de sa propre mère, mort au cours de la bataille de l'Èbre, le 21 septembre 1938. Cet événement serait d'un intérêt limité s'il n'ouvrait pas un double chantier, littéraire (le roman n'est pas que fiction) et politique (il déconstruit les légendes).

Diriez-vous que, à l'origine de ce nouveau roman, il y a une question toute simple : que dit la mort de ce parent éloigné ?

On peut dire cela. Mais on peut en formuler une autre : vaut-il la peine de risquer, voire de perdre sa vie lorsqu'on lutte pour des choses auxquelles on croit et que l'histoire finira par juger néfastes ? Le livre ne tente pas de répondre à cette question. Au contraire, il essaie de la formuler de la façon la plus complexe possible.

Vous écrivez : « **Pour tout dire, j'ai toujours été curieux de savoir la part de vérité et la part de mensonge dans cette légende.** » ***N'est-ce pas plutôt cette phrase et la question qu'elle induit qui a déclenché ce livre et, finalement, tous ceux que vous avez écrits ?***

Chaque légende a une part de vérité et de mensonges. Pendant de nombreuses années, Manuel Mena était pour moi une légende, le héros de la famille. Mais il symbolisait en même temps le pire héritage familial et national : celui de la guerre et de la dictature. C'est ce que ce livre tente de comprendre. Comprendre n'est pas justifier. Cela signifie donner les outils nécessaires pour éviter de commettre les mêmes erreurs. Saisir son propre héritage permet de mieux le gérer. Sinon, c'est lui qui fait de nous ce qu'il veut.

Qui écrit : vous ou Javier Cercas ? Au cours de cette enquête, vous dites tantôt « **Javier Cercas** », ***tantôt*** « **je** »…

C'est une question fondamentale car le livre est écrit par... nous deux.

© Jeosm

Il y a alternance de deux narrateurs. L'un est une sorte d'historien qui reconstruit avec distance et froideur la vie de Manuel Mena, de ma famille et de mon peuple pendant la guerre civile. Ce narrateur n'invente rien, il s'en tient aux faits. Ici, je ne suis pas moi mais dans un déploiement de moi-même. D'où l'utilisation de la troisième personne pour corriger les erreurs. L'autre narrateur, en revanche, est un gars appelé Javier Cercas qui me ressemble beaucoup – on pourrait presque dire moi-même. Il reconstruit le processus de fabrication du roman lui-même et de sa réalisation : enquêtes, interviews, voyages effectués pour l'écrire, angoisses, doutes, perplexités auxquels j'ai été confronté pour pouvoir l'achever. Le premier narrateur, j'insiste, n'invente rien ; le second prend des libertés avec les faits (mais très peu) et utilise l'humour. Le roman est le résultat du dialogue entre ces deux narrateurs, du dialogue entre histoire et légende.

> « La littérature doit être subversive. Sinon, elle est autre chose. »

Preuve qu'il ne s'agit pas seulement d'un livre d'histoire, vous commencez une phrase par les mots suivants : « **Je ne sais pas si...** » ***Un historien n'écrirait jamais cela. Peut-on toutefois dire que c'est un livre qui questionne littérairement l'histoire ?***

Oui, comme beaucoup de mes livres. Je n'écris pas de romans historiques, mais des romans qui dialoguent avec l'histoire, dans lesquels le passé est une dimension du présent. Sans lui, ce dernier est mutilé. Dans mes livres, il y a toujours une remise en question du passé, de sa version officielle. Tout comme il y a une remise en question constante du présent, de sa version officielle. En d'autres termes, je crois que dans mes écrits, il y a une rébellion constante contre un pouvoir qui cherche à tout prix à imposer le récit du passé pour imposer celui du présent.

Au milieu du livre, il y a une découverte : un document concernant Manuel Mena contient une erreur. Si une supposée source s'avère être fausse, cela signifie-t-il que l'interprétation littéraire peut s'approcher au plus près de la vérité historique ?

Non. Cela signifie que reconstruire le passé avec précision est une tâche presque impossible. Mais il ne faut toutefois pas y renoncer. Pour le reste, je ne crois pas, comme le pensait Aristote, que la vérité littéraire soit supérieure à la vérité historique. Elles sont différentes, complémentaires et non contradictoires. C'est pourquoi, dans ce livre et dans d'autres, elles dialoguent toujours, comme si elles cherchaient une troisième vérité.

Vous – enfin le narrateur – dit qu'il faut savoir ce qui s'est passé dans les derniers instants de vie de Manuel Mena sans « **juger** ». ***Avez-vous été tenté de le faire ?***

Un écrivain ne doit pas faire le travail des juges. Il doit comprendre la réalité humaine, dans toute sa complexité. C'est ce que j'essaie de faire dans tous mes livres.

Anatomie d'un instant, ***un de vos précédents livres, ne portait pas la mention de*** « **roman** ». ***Celui-là oui. N'est-ce pas curieux alors que vous écrivez*** « **ceci n'est pas une fiction et moi je ne suis pas un littérateur** », ***phrase qui, j'imagine, doit être comprise ironiquement ?***

Bien sûr. C'est une phrase écrite par le narrateur-historien, qui se moque des « littérateurs », de ceux qui inventent. Il veut reconstruire les faits avec le maximum de précisions. Concernant *Anatomie d'un instant*, oui, c'est un roman sans fiction, comme *L'Imposteur*. Vous le savez, je ne crois pas que les romans doivent nécessairement être des fictions.

Le narrateur écrit un moment qu'il « **voit** » ***Manuel Mena. Comment cette phrase doit-elle être comprise ?***

C'est le moment où il cesse de considérer Manuel Mena comme une sorte de statue, de symbole. Il le « voit » en tant qu'être humain, avec toute sa complexité, un peu à l'image de ces millions d'enfants qui font la guerre, persuadés qu'ils vont sauver le monde. Un jour, ils finissent par découvrir la vérité : ils ne sont rien d'autre que de la chair à canon que les puissants envoient à la mort pour défendre leurs propres intérêts. C'était cela Manuel Mena.

À la lecture de ce livre me sont revenues plusieurs phrases d'un de vos essais, **Le Point aveugle**. ***Celui-ci s'ouvrait sur une phrase de Lessing :*** « **Si l'on me propose de choisir entre chercher la vérité et la trouver, je choisirai de chercher la vérité.** » ***Elle s'applique parfaitement à ce livre, non ?***

Je le crois. Mais ce n'est pas la vérité concernant le seul Manuel Mena. C'est la vérité universelle. Ce livre raconte cette quête.

« **Le point aveugle** », ***écriviez-vous, c'est*** « **le point à travers lequel on ne voit rien** ». ***Cette enquête sur Manuel Mena montre-t-elle que cette mort tragique ne dit rien de ce que les vainqueurs ont voulu présenter comme un destin héroïque ?***

Cette mort dit une chose : bien qu'il ait été franquiste – ou plutôt phalangiste – et qu'il se soit battu aux côtés des vainqueurs de la guerre, Manuel Mena a été un perdant : il est allé à la guerre en étant trompé, grisé par des idéaux toxiques (ceux du fascisme) ; il s'est battu pour des intérêts qui n'étaient pas les siens (ils étaient défendus par la République et non par le régime franquiste) ; il a tout perdu, y compris la vie.

Ce questionnement sur Manuel Mena est donc très politique.

Sans le passé, je l'ai dit, le présent est mutilé. Sans le collectif, l'individu est incomplet. Cet intérêt pour le groupe explique la raison pour laquelle la politique est très présente dans beaucoup de mes romans.

Signifier, par des livres, que le passé est d'une complexité incroyable : n'est-ce pas une forme de subversion ?

La littérature doit être subversive. Sinon, elle est autre chose.

En fait, par vos questions, vous enrayez la mécanique de construction en vigueur, en Espagne ou ailleurs, du fameux « **roman national** » ***avec ses mythes, ses héros ?***

Si c'est le cas, cela me plaît bien. Tout pouvoir, a fortiori le plus autoritaire, sait que pour contrôler le présent, il doit contrôler le passé. Son intérêt consiste à construire ce que vous appelez un « *roman national* ». Un des devoirs de la littérature est de déconstruire cela, de montrer que le passé est beaucoup plus complexe, contradictoire et ingouvernable que ce qu'en dit la version officielle. Détruire les mensonges du pouvoir qui asservissent, qui construisent une vérité : voilà ce qui libère.

Dans **Le Point aveugle**, ***vous écrivez :*** « **La littérature authentique ne rassure pas, elle inquiète.** » ***En offrant une revanche aux vaincus de l'histoire, espérez-vous plonger les dogmatiques dans l'effroi ?***

Oui. En tout cas, il est vrai que les dogmatiques ne s'inquiètent jamais. Mais j'aime chatouiller autant que possible leurs narines. Pour cela, le meilleur instrument c'est le roman. C'est pourquoi ils détestent tellement ce genre.

Propos recueillis par
William IRIGOYEN

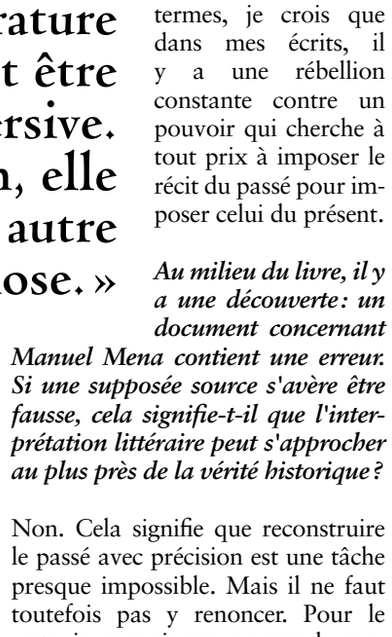
LE MONARQUE DES OMBRES de Javier Cercas, traduit de l'espagnol par Aleksandar Grujičić, avec la collaboration de Karine Louesdon, *Actes Sud, 315 p.*

Roman

J. M. Coetzee et son double

L'ABATTOIR DE VERRE de J. M. Coetzee, traduit de l'anglais par Georges Lory, *Seuil, 2018, 176 p.*

Les lecteurs familiers de Coetzee reconnaîtront la figure centrale de *l'Abattoir de verre* pour l'avoir rencontrée dans un de ses grands romans précédents, *Elizabeth Costello*. À la différence de ce dernier, paru en 2003, il est difficile de qualifier ce nouveau livre de roman – la faute, en quelque sorte, à sa forme, proche d'un recueil de récits courts – et tout aussi difficile de ne pas le qualifier de roman, tant il s'organise et se déploie autour de l'écrivaine Elizabeth Costello, double fictif de Coetzee. Sans doute est-ce dans ce trouble quant au genre littéraire que se tient la première des singularités de ce livre qui s'attache à explorer des âges, des moments, des états du corps et de la pensée, ceux de son personnage principal, plutôt que de chercher à se plier aux exigences de l'intrigue romanesque et de la continuité narrative. Elizabeth Costello apparaît au lecteur fuyant un chien qui aboie toujours sur son passage et qu'elle soupçonne de la haïr foncièrement, de tout son être de chien ; s'adonner à l'adultère sans qu'une telle relation perturbe le moins du monde son mariage heureux ; se farder et se teindre en blonde afin qu'on « *la regarde comme on regarde une femme* » ; refuser de quitter son village au fin fond de l'Espagne pour aller vivre auprès de ses enfants ; refuser les institutions, les hospices, que ces mêmes enfants bienveillants lui ont trouvés pour finir ses jours ; confier l'intégralité de ses recherches et de ses archives à son fils qui n'a rien d'un écrivain. Chacune de ces situations se trame à une méditation complexe et profonde, quoique servie par une prose d'une limpidité extraordinaire, sur le sens de la beauté et de la mort, le devenir de la vérité et de l'Histoire, sur la « *nostalgie de la boue* » – ce désir de la matière de retourner à son état primordial de non-matière – qui nous saisit à l'âge de la vieillesse avec le même entêtement que la pulsion de mort freudienne. Sur notre rapport, surtout, aux animaux que nous assujettissons en vertu du narcissisme de notre espèce, sur la foi d'une philosophie (dont Heidegger incarne l'une des pointes) qui, pour justifier la violence que nous exerçons sur eux, les décrète sans âme, « *pauvres en monde* ». Il y a dans le refus répété d'Elizabeth Costello d'adhérer totalement à la société qui l'entoure (à ses enfants si pleins de sollicitude, à la morale conjugale, aux conventions sociales, à la supériorité prétendue de notre espèce humaine, à la nécessité, même, d'écrire) un acte de liberté dont l'essence serait moins l'individualisme – ici le caprice, la bougonnerie d'une vieille dame sur la fin – qu'une sorte d'hospitalité absolue, sans hiérarchie ni exclusion, sans obligation de rendement ou d'utilité, envers le vivant dans son ensemble, envers l'animal, l'idiot, le malade, le vieux et le mourant.


© Bert Nienhaus

Oliver ROHE

L'Orient Littéraire

Comité de rédaction : Alexandre Najjar, Charif Majdalani, Georgia Makhlouf, Farès Sassine, Jabbour Douaihy, Ritta Baddoura.
Coordination générale : Hind Darwish
Secrétaire de rédaction : Alexandre Medawar
Correction : Yvonne Mourani
Contributeurs : Zeina Abirached, Tarek abi Samra, Fifi abou Dib, Najwa Barakat, Antoine Boulad, Laurent Borderie, Melhem Chaoul, Nada Chaoul, Edgar Davidian, Ralph Doumit, Lamia el Saad, William Irigoyen, Gérard Khatchérian, Jean-Claude Perrier, Oliver Rohe.

E-mail : lorientlitteraire@yahoo.com

Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine.

lorientlitteraire.com

Le point de vue de Najwa Barakat

Homo homini lupus

D.R.

« *L'homme est un loup pour l'homme.* » Ce constat déjà souligné il y a deux siècles par le philosophe anglais Hobbes suivant les propos de Plaute, pourrait résumer fort bien le contenu de *Malaise dans la civilisation*, le livre que Sigmund Freud avait écrit en 1929, à l'âge de 75 ans, et qui, à sa relecture à la lumière du présent, reconfirmera encore une fois, sa pertinence et son caractère prophétique.

« La violence est une donnée indépassable de l'humanité. »

Avec un ton fort pessimiste, l'auteur réfléchit sur les causes de la violence et de l'agressivité humaines, tout en se référant au contexte historique particulier dans lequel il se trouvait. Non seulement la violence a toujours été présente dans la vie comme tout au long de l'histoire des hommes, mais elle lui paraît avoir atteint, avec la guerre de 1914-1918, un degré de déchaînement encore jamais connu. Les conséquences en sont alors manifestes : une grave crise économique, celle des années 1930 qui se prépare en Europe, une paix mondiale vacillante, des tensions qui subsistent. Cela dit, Freud n'avait pas encore assisté à la Seconde Guerre mondiale, survenue quelques années plus tard, et dépassant de loin, par sa cruauté et sa barbarie, la précédente.

S'opposant à un mythe véhiculé dans la pensée du XVIIIe siècle, en particulier chez J.-J. Rousseau pour qui la violence n'est qu'une conséquence de la vie sociale, un phénomène social qui aurait eu pour premières causes l'établissement de la propriété privée des terres et le travail forcé qui en résulta, Freud écrit : « *L'homme n'est point cet être débonnaire, au cœur assoiffé d'amour, dont on dit qu'il se défend quand on l'attaque, mais un être au contraire qui doit porter au compte de ses données instinctives, une bonne somme d'agressivité* (…). » Pire encore, selon lui, l'homme tend à satisfaire ses besoins agressifs aux dépens de son prochain, à l'exploiter sans le dédommager, à l'utiliser sexuellement sans son consentement, à spolier ses biens, à l'humilier, à le torturer, à le martyriser et même à le tuer !

Face aux terribles enseignements des temps modernes et de l'Histoire, aurait-on le courage de s'inscrire en faux contre cet horrible constat ? Cette hostilité primaire que nous décelons en nous-mêmes et dont on redoute l'existence chez le prochain, est le facteur problématique et perturbateur de nos rapports avec les autres. Il est celui qui impose à la civilisation tant d'attentions et d'efforts, en la menaçant perpétuellement de ruine.

Or, toute civilisation se construit sur la contrainte et le renoncement pulsionnel. Pour construire un collectif dans lequel il puisse vivre, l'être humain est sommé de civiliser ses pulsions et de diminuer sa jouissance. Pour cela, il a besoin d'un Surmoi qui impose à son Moi une certaine morale. D'où ce paradoxe de la conscience morale : la supériorité d'un Surmoi enclenche une logique mortifère puisque le désir de faire mal persiste et perdure malgré tout. Si la rencontre de l'autre comme « *modèle* » nous construit et nous développe, celui-ci revêt à nos yeux, et dès le départ, l'image d'objet et d'adversaire.

Lorsqu'il s'agit de corriger les rapports entre les hommes, la civilisation révèle son caractère précaire, puisque cette agressivité primaire menace continuellement de ruiner n'importe quel édifice social érigé comme « *remède* » à la violence. D'ailleurs, il serait parfaitement trompeur de croire qu'un ordre social, soi-disant « *plus juste* », éradiquerait les causes de la violence entre les hommes. Les raisons habituellement avancées comme étant à l'origine de la violence – telles que la nécessité de se défendre, les injustices sociales, l'inégalité, la vengeance, la haine, etc. – ne tiendraient pas et devraient par la suite être revues et relativisées.

La violence est une donnée indépassable de l'humanité. C'est le verdict que Freud affirme et réaffirme tout au long de son livre. Même lorsqu'on force les êtres humains à pacifier leurs rapports, en les contraignant au respect des préceptes d'une religion (« *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* »), en les obligeant à vivre ensemble, ou en leur imposant un devoir de tolérance et de solidarité les uns envers les autres, leur prédisposition naturelle à la violence s'exprimerait dans n'importe quelle situation de tensions généralisées, de crise, ou de guerre.

Et à Freud de conclure par ce passage, autant prophétique que tragique : « *Les hommes d'aujourd'hui ont poussé si loin la maîtrise des forces de la nature qu'avec leur aide il leur est devenu facile de s'exterminer mutuellement jusqu'au dernier. Ils le savent bien, et c'est ce qui explique une bonne part de leur agitation présente, de leur malheur et de leur angoisse. Et maintenant, il y a lieu d'attendre que l'autre des deux "puissances célestes", l'Eros éternel, tente un effort afin de s'affirmer dans la lutte qu'il a mené contre son adversaire non moins immortel.* »

Malaise dans la civilisation, une réflexion sur le tragique de la condition humaine à découvrir, ou à redécouvrir, absolument !

Coup de cœur

La magie avant l'enfer

GRANDE SECTION de Hadia Decharrière, *JC Lattès, 2017, 224 p.*

Celles et ceux qui ont été enfants ou adolescents dans les années 1980 vont adorer ce roman bourré de références sous-culturelles et de petites madeleines cathodiques. *Grande Section* est le premier ouvrage de Hadia Decharrière et, à ce titre, obéit à la tradition qui veut que tant qu'à se lancer dans l'écriture, on commence par dévider le récit de sa propre vie. Celle de l'auteure, chirurgien dentiste (ce qui explique l'omniprésence du vocabulaire médical dans le texte), n'est pas banale. D'origine syrienne, fille d'un homme d'affaires établi en France, elle fait avec une partie de sa famille un détour par San Diego, en Californie, chez sa tante dont le mari est associé avec le père que la maladie va bientôt emporter. À cette époque de sa vie, la narratrice n'a encore que six ans. C'est l'entrée de sa propre fille en « *Grande section* » qui va ouvrir les digues des souvenirs enfouis.

Si le roman est cathartique pour l'auteure, il n'en est pas moins rafraîchissant pour le lecteur de plus de 30 ans. Ce dernier y découvre ou retrouve, bien que plombée par le drame qui se profile en toile de fond, une époque au goût aussi joyeux que douteux, elle-même assombrie par le sida qui ne disait pas encore son nom, mais saturée de paillettes et de couleurs fluorescentes.

© Pauline Darley

Les *80's*, ce sont les premières séries américaines, *Dallas* ou *Dynasty*, dont on attendait les épisodes avec impatience ; les clips de Michael Jackson, *Billie Jean* ou *Thriller*, et le « *moonwalk* » du génie de la pop que tous les enfants essaient d'imiter. En France, c'est *Star club*, le magazine dont « *la quatrième de couverture se découpe en deux fiches de paroles de chansons* », c'est Vanessa Paradis qui chante *Joe le Taxi*, Glenn Medeiros qui cartonne avec *Nothing's gonna change my love for you*. Le chocolat Twix s'appelle Raider et la « *Boule magique* », fabriquée par Toverbol, est un gros bonbon sphérique constitué de plusieurs couches de sucre de couleurs et parfums variés renfermant un *bubble gum*. Si gros, d'ailleurs, que plusieurs cas d'étouffement furent signalés, ce qui mit fin à la production de la chose. En Amérique, la malbouffe est la vitrine gastronomique d'une culture régressive qui se gave de produits industriels, trop sucrés, trop gras et impunément chimiques. En Syrie, le paysage est submergé de portraits de Hafez el-Assad, unique produit publicitaire venté par les affiches, et les grands-parents appellent leurs petits-enfants *tété* et *jeudo*. Les jeux vidéo n'en sont qu'à leurs balbutiements et on s'abrutit avec les consoles Game Boy à aligner des briques Tetris sur l'air russe de *Karobouchka*. État des lieux d'une décennie à travers le regard d'une gamine de 6 ans. Le récit, fluide et sans pathos, est émaillé de ces « icônes » qui lui confèrent une troisième dimension. À l'âge de femme, la narratrice va se lancer dans de brillantes études de médecine à l'issue desquelles elle choisira, à la surprise de son entourage, de se spécialiser en chirurgie dentaire… mais pourquoi ?

Nous sommes à Paris, en septembre. C'est la rentrée. L'élève de « *Grande section* » qui va franchir le seuil de l'école réveille en celle qui lui tient la main une lointaine enfant qui cherche encore son père dans les plis du passé. C'était une époque où, à cause du sida, toutes les maladies étaient suspectes. On y mourrait seul.

Fifi ABOU DIB

Actualité

Vintage reads
Il n'y a pas que les nouveautés qui font l'actualité… Le site libanais Vintage reads (*www.book-yard.com*) met à disposition une quantité de livres anciens – parfois rares – de tous genres (romans, essais, guides, scolaires) ainsi que de revues en arabe, en français et en anglais. La plupart proviennent d'une librairie à Byblos qui a fermé ses portes. La liste complète des ouvrages disponibles est accessible sur le site.

• • • • • • • • • • • •

Lecture sur rail
À l'occasion de l'événement Le Livre sur les quais qui s'est tenu du 31 août au 2 septembre à Morges, en Suisse, quatre trains partant des quatre coins de Suisse romande ont embarqué dans des voitures littéraires 60 auteurs qui ont lu leurs histoires aux passagers. Une initative de partage littéraire à méditer alors que nous passons de plus en plus de temps sur les routes.

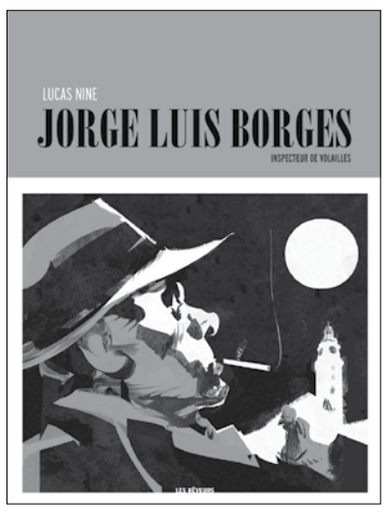
Bande dessinée

Le voyage de la rédemption

JORGE LUIS BORGES : INSPECTEUR DE VOLAILLES de Lucas Nine, *Les Rêveurs, 2018, 168 p.*

En 1946, Jorge Luis Borges, figure emblématique de la littérature argentine, est à la tête de la bibliothèque municipale de Buenos Aires. Très critique envers le régime péroniste, voilà qu'il se voit infliger une sanction loufoque : il est démis de ses fonctions et désigné « *inspecteur des volailles et des lapins sur les marchés publics* ». Si dans la réalité jamais Borges n'arpenta les marchés, les fermes ou les élevages de la capitale argentine pour se soumettre à cette étrange punition, l'auteur de bande dessinée Lucas Nine décela dans cette anecdote le potentiel d'un scénario improbable.

Ni une ni deux, voici que dans l'album volumineux qui paraît aux éditions Les Rêveurs, Borges est bel et bien inspecteur des volailles et prend par ailleurs sa mission très à cœur. Que son sujet soit les volailles n'empêche pas ce Borges de papier de se parer de l'accoutrement d'un véritable inspecteur, manteau long et chapeau, et d'en adopter la démarche. Ce personnage, aux antipodes du Borges réel dans sa manière d'arpenter les rues en homme d'action, garde pourtant la verve et l'esprit foisonnant, érudit et labyrinthique de l'homme de lettres.



Lucas Nine a grandi avec un père, prénommé Carlos, également auteur de bande dessinée. Décédé en 2016, Carlos Nine avait connu chez le même éditeur une intégrale de sa saga *Fantagas*, mettant également en scène un détective. Si la filiation stylistique et la parenté d'esprit entre le père et le fils sont évidentes et assumées, Lucas Nine propose aussi dans cet album un jeu de noirs durs, hommage à un autre grand de la bande dessinée argentine, Alberto Breccia, et à son personnage de Mort Cinder.

L'album s'ouvre sur deux récits courts qui donnent le ton. S'ensuit un récit long de 150 pages dans lequel Borges suit les traces d'un inquiétant homme, Hibou, et côtoie d'autres figures de la littérature argentine, plongées comme lui dans la peau de personnages inattendus.

Les textes, très écrits, chargés, sautent ingénieusement du coq à l'âne dans un amusant jeu de fil à aiguille. C'est une voix *off* permanente, qui impose un rythme de lecture lent. Mais on rit. Car si la forme fait semblant de se prendre (très) au sérieux, le fond est grotesque, moqueur, grinçant. À titre d'exemple, nous retrouvons Borges piégé par son ennemi qui, en guise d'appât irrésistible, dépose sous une cage un volume d'encyclopédie qui manquait au grand écrivain.

Ce Borges ravira les esthètes par le trait maîtrisé et les volumes élégants du dessin de Lucas Nine, mais saura aussi plaire aux amoureux de l'écrit, des jeux de l'esprit et des reparties inattendues. De là à avancer que l'album plaira à un grand nombre, il y a un pas que nous ne franchirons pas. Et c'est tout en l'honneur des éditions Les Rêveurs, qui défendent un catalogue qui sort des sentiers battus et se veut intemporel en mettant en lumière autant d'auteurs contemporains que de perles du patrimoine : leurs rééditions sous une présentation soignée du *Krazy Kat* de Georges Herriman ou des récits aux grands formats du loufoque auteur italien Benito Jacovitti valent le détour.

Ralph DOUMIT

Meilleures ventes du mois à la librairie Antoine

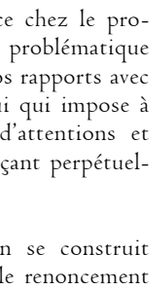
	Auteur	Titre	Éditions
1	Alexandre Najjar	**HARRY ET FRANZ**	*Plon*
2	Yasmina Khadra	**KHALIL**	*Julliard*
3	Meryem Alaoui	**LA VÉRITÉ SORT DE LA BOUCHE DU CHEVAL**	*Gallimard*
4	Maylis de Kérangal	**UN MONDE À PORTÉE DE MAIN**	*Verticales*
5	Bertille Dutheil	**LE FOU DE HIND**	*Belfond*
6	Diane Mazloum	**L'ÂGE D'OR**	*JC Lattès*
7	Éric Fottorino	**DIX-SEPT ANS**	*Gallimard*
8	Amélie Nothomb	**LES PRÉNOMS ÉPICÈNES**	*Albin Michel*
9	Jérôme Ferrari	**À SON IMAGE**	*Actes Sud*
10	Jérémy Fel	**HELENA**	*Rivages*

Actu BD

Kivu

Avec l'irremplaçable Jean Van Hamme au scénario et Christophe Simon au dessin, *Kivu*, qui sort le 14 septembre aux éditions du Lombard, est un cri de révolte contre les violences faites aux femmes au Congo. Il met en scène Stéphane, un ingénieur envoyé en Afrique pour négocier un contrat. Son destin bascule quand sa route rencontre celle de Violette, une enfant congolaise traquée par un puissant chef rebelle…

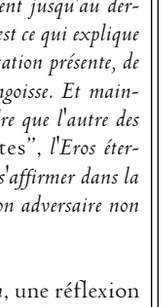
• • • • • • • • • • • •

Phoolan Devi

« *La reine des bandits* » Phoolan Devi, rebelle puis députée, assassinée en 2001, est devenue un mythe en Inde. Claire Fauvel retrace son parcours mouvementé dans une passionnante biographie romancée qui vient de paraître chez Casterman.

Le 37e d'Édika

Dans son 37e album intitulé *Pas d'panique*, paru avant l'été aux éditions Fluide Glacial, Édika (de son vrai nom Édouard Karali, né en 1940 en Égypte, et frère de Paul Karali, dit Carali, qui fit autrefois les beaux jours de la revue libanaise *Flash*) nous offre, comme à l'accoutumée, des histoires aussi hilarantes que décalées. Un régal !

• • • • • • • • • • • •

La Cathédrale des abymes

Une nouvelle série vient d'être lancée chez Soleil sous le titre : *La Cathédrale des abymes*. Signé Jean-Luc Istin et Sébastien Grenier, *L'Évangile d'Ariathie*, le premier tome de cette *Heroic Fantasy* caractérisée par la qualité exceptionnelle de son graphisme, comblera les amateurs du genre.

Agenda

Conférence de Thierry Frémaux
Délégué général du Festival de Cannes, directeur de l'Institut Lumière et auteur de plusieurs ouvrages sur le cinéma (dont *Cannes, première !* et *Sélection officielle*), Thierry Frémaux présentera son film *Lumière ! L'aventure commence* le jeudi 13 septembre à 20h30 au VOX City Centre.

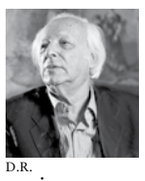
• • • • • • • • • • • •

Présence libanaise à Nancy
La 40e édition du Livre sur la Place se tiendra à Nancy du 7 au 9 septembre 2018. Parmi les invités, quatre auteurs libanais, à savoir Vénus Khoury-Ghata (*Gens de l'eau* au Mercure de France), Alexandre Najjar (*Harry et Franz* chez Plon), Diane Mazloum (*L'Âge d'or* chez Lattès) et Zeina Abirached (*Prendre refuge* publié avec Mathias Énard chez Casterman), signeront leurs ouvrages et prendront part à des tables rondes. Au programme également : une lecture par Lambert Wilson et Isabelle Adjani, à l'Opéra national de Lorraine, de la correspondance amoureuse et intellectuelle qui relia Albert Camus et Maria Casarès (9/9 à 18h30).

Adieu à…

Hanna Mina
Né à Lattakié en 1924, le grand romancier syrien Hanna Mina vient de nous quitter. Lauréat du prix Naguib Mahfouz, il est l'auteur d'une quarantaine de romans, dont *Les Lampes bleues* (1954) et *Soleil en instance*, traduit de l'arabe en 1986 par Abdellatif Laabi et publié par Silex éditions et l'Unesco.

• • • • • • • • • • • •

Samir Amin

D.R.
Économiste égyptien né au Caire en 1931, Samir Amin est décédé à Paris le 12 août 2018. Professeur agrégé en sciences économiques, diplômé en sciences politiques et en statistique, il fut le théoricien principal de l'antimondialisme et de l'altermondialisme. On lui doit de nombreux essais rédigés en arabe, en français ou en anglais, dont *L'Implosion du capitalisme contemporain* (Delga, 2012). Il a reçu, en 2009, le prix Ibn-Rushd pour la liberté de pensée.

• • • • • • • • • • • •

V.S.Naipaul
L'écrivain britannique Vidiadhar Surajprasad Naipaul, prix Nobel de littérature 2001, est décédé à Londres à l'âge de 85 ans. Il est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages, dont *Une Maison pour Monsieur Biswas* (1964), *Les Hommes de paille* (1967) et *À la courbe du fleuve* (1979).

• • • • • • • • • • • •

Kofi Annan
Ancien secrétaire général de l'ONU, prix Nobel de la Paix en 2001, Kofi Annan est décédé à l'âge de 80 ans. Il a publié plusieurs livres inspirés de son expérience, dont *Interventions : une vie dans la guerre et dans la paix* (Odile Jacob, 2013).

• • • • • • • • • • • •

Jacques Abouchar
Ancien grand reporter et rédacteur en chef de France 2, pris en otage à Kaboul en 1984, Jacques Abouchar est mort à 87 ans. Il a publié chez Balland un témoignage intitulé *Dans la cage de l'ours* (1985).

• • • • • • • • • • • •

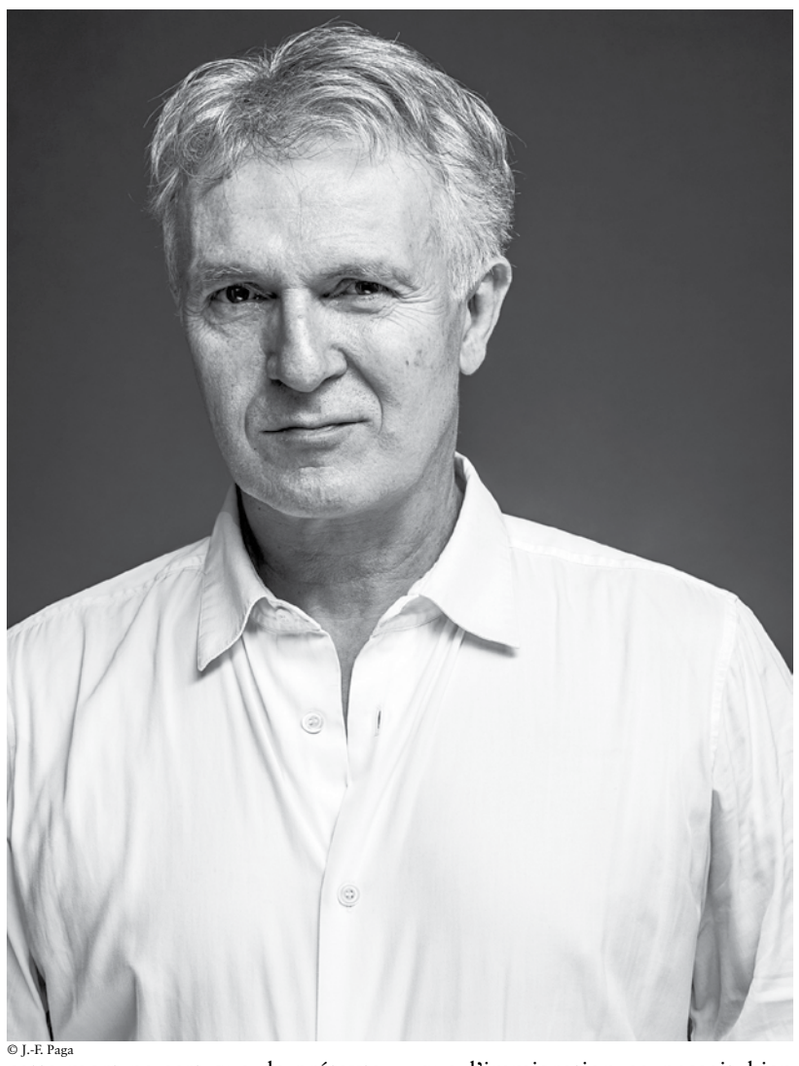
Joël Robuchon
Chef français de renom, auteur de nombreux livres de cuisine, Joël Robuchon est décédé à Genève à l'âge de 73 ans.

Francophonie

Le Salon du livre francophone de Beyrouth
Le Salon du livre francophone de Beyrouth se déroulera du 3 au 11 novembre 2018 dans les nouveaux locaux du Biel à Furn el-Chebbak, avec de nombreux invités dont Laurent Gaudé, Alaa el-Aswany, Tahar Ben Jelloun, Alain Mabanckou, Gilles Kepel, Katherine Pancol et Christophe Ono-Dit-Biot.

Gilles Martin-Chauffier et la France qui veut s'en sortir

Le dernier roman de Gilles Martin-Chauffier devrait faire couler beaucoup d'encre. Il faut dire que le romancier a une chance incroyable : la manipulation d'État qu'il décrit dans *L'Ère des suspects* peut être lue à la lueur de la fameuse affaire Benalla qui a occupé toutes les gazettes durant l'été. À cet égard, il apporte un nouvel angle d'analyse qui n'échappera à personne.


© J.-F. Paga

Attention, une fois que vous en aurez lu les premières pages, vous serez happé par ce feuilleton romanesque qui risque de vous valoir quelques nuits blanches. La plume légère et toujours efficace de Gilles Martin-Chauffier nous sert cette fois un véritable polar qui dresse avec brio le portrait d'une France que les élites ne veulent plus regarder. Nous sommes sous l'ère Hollande, quelques jours avant l'attentat de Nice, le 14 juillet 2015, en pleine banlieue parisienne, dans la cité noire de Versières qui n'a d'imaginaire que le nom. Un adolescent d'origine algérienne est retrouvé mort sur un terrain vague et un faisceau de présomptions laisse supposer qu'un jeune policier serait à l'origine du drame. C'est alors que les rouages de l'État se mettent en branle. Et la rouerie est au rendez-vous. Comment tout faire pour éviter que les banlieues ne s'embrasent à nouveau ? Faut-il étouffer l'affaire ou la médiatiser ? Vous pouvez compter sur l'expertise de l'auteur pour décrire les circonvolutions qui agitent la présidence de la République et les ministères concernés pour essayer de noyauter cette sordide affaire à leur profit exclusif. Si une élection n'est jamais gagnée grâce à une affaire, elle peut toujours être perdue à cause d'elle. Mais derrière ce cynisme d'État il y a des hommes, des policiers et notamment le commissaire Meheut rompu à l'exercice étatique et qui semble bien décidé à ne pas se laisser faire. Des avocats, des directeurs de cabinets, des ministres, des mères de familles plus ou moins éplorées ou encore un grand frère des cités qui cherche à mettre Versières sous sa coupe, tout le monde s'agite dans ce roman feuilletonné dans lequel les protagonistes prennent tour à tour la parole. Tout le monde campe sur ses positions dans cette véritable guerre des tranchées psychologique dans laquelle le mensonge est roi. C'est cela qui fait toute la force de ce roman que l'on ne peut pas lâcher. C'est un remarquable récit, celui de la France d'aujourd'hui qui vit, s'agite, travaille, essaie par tous les moyens de s'en sortir, que Gilles Martin-Chauffier nous livre. À travers un fait divers et sa récupération politique, il fait un état des lieux objectif de la société française. L'analyse est terrible mais laisse penser que rien n'est perdu. L'auteur dresse le portrait d'un pays qui souffre en toutes parts de l'inaction des politiques, de la volonté des élus à demeurer en place pendant que toute une population de laissés-pour-compte cherche à s'en sortir sans compter sur personne. Le cynisme est toujours au rendez-vous dans les romans de Gilles Martin-Chauffier mais c'est un cynisme salutaire, celui d'un homme libre.

Pourquoi avez-vous décidé de vous essayer à ce genre qu'est le polar ? Un polar qui n'en est pas un non plus dans la mesure où les canons de ce genre semblent bien loin. Pas de* serial killers*, pas de flics alcooliques, déprimés, en rupture de ban avec la hiérarchie ou revenus de tout. Méheut, votre héros, est plutôt un commissaire bien rangé, très politique, qui vit sa profession comme un plan de carrière.

Ce n'est pas si nouveau pour moi. Il y a toujours eu du suspense dans tous mes livres. Je suis fidèle à une conception XIXe siècle de la littérature française quand les auteurs publiaient leurs livres en feuilletons et veillaient à ce que, chaque jour ou chaque chapitre, apporte un élément de réponse ou un rebondissement. Par ailleurs, ce n'est pas vraiment un roman policier. Il y a un meurtre et on finit par en découvrir le coupable, mais toute l'intrigue montre, au contraire, comment cette mort ne sert que de prétexte à la société française pour s'emparer d'un fait divers et en tirer pour chacun des avantages. Cet apparent thriller est en fait un roman de moraliste. Je suis agacé par tous ces « polars » littéraires ou télévisuels qui montrent éternellement des policiers revenus de tout et une société corrompue. Ce n'est tout simplement pas la réalité. Ensuite, le thème du livre n'est pas la police mais l'hypocrisie de la conscience française qui, sans cesse, comme l'écrivit Chateaubriand, « *fait semblant de s'émouvoir de ce qu'elle ne ressent pas* ».

Vous dressez un portrait inattendu et pourtant très vrai de la société, de la France, telle qu'elle est. Un portrait que l'on retrouve assez peu dans la presse. La France est-elle vraiment dans cette situation de réelle fission ?

Je ne crois pas du tout la société française fracassée. Je pense, au contraire, que c'est une nation diverse où l'intégration se passe bien mieux qu'ailleurs. On a réécrit l'Histoire pour faire croire que l'immigration se passait bien mieux avant, c'est faux. On a tué beaucoup d'Italiens dans le Midi au XIXe siècle et les Polonais étaient vus comme des voleurs d'emplois dans les bassins miniers. L'immigration musulmane est la plus récente, donc la plus sujette à des mouvements de rejet mais son entrée dans la vie française se fait de manière inexorable, comme les autres avant elle. Du reste, dans le livre, la mère de la victime qui a créé son agence de voyages, son fils aîné qui possède un concurrent d'Uber, le grand frère qui tient la cité sont aussi à l'aise en France que les Français dits « de souche ».

Vous ne manquez pas d'évoquer la responsabilité des politiques, la compromission de ceux que l'on appelle les grands frères dans les cités, l'intégration des immigrés à la société française rejetés par ceux-là mêmes qui ont de beaux discours, pis encore ces vedettes du temps présent qui profitent de leur notoriété pour mettre leur bonne conscience en sautoir. Personne ne semble avoir grâce à vos yeux. Tout le monde semble porter un double discours, aussi bien dans les cités que dans les salons dorés de la République.

Dans tous mes romans depuis vingt ans, l'héroïne du livre est la France, avec sa langue particulière qui est le double langage. Il y a ce qu'on pense, ce que l'on a le droit de dire et ce qu'on juge utile de professer. Le politiquement correct et le moralement correct ne sont pas des fléaux venus d'Amérique il y a trente ans. Ce fut toujours le discours officiel de l'intelligentsia parisienne. Du temps de Voltaire, les salons s'indignaient qu'on répande la culture de la pomme de terre car cela revenait à donner aux paysans une nourriture pour les cochons. Mieux valait qu'ils meurent de faim que de les nourrir sans paraître les respecter. Dans les années 50, il était interdit de parler des goulags. On passait pour fasciste si on rappelait les années de François Mitterrand à Vichy. La même hypocrisie règne toujours. On a tellement peur de passer pour xénophobe qu'on n'ose plus aborder les problèmes de face et trouver de vraies solutions. Nous sommes le seul pays qui s'interdit les statistiques détaillées. Comme si on s'apprêtait à recréer des fichiers ethniques ! Personne ne sait le nombre d'immigrés en France, ni leur origine. C'est le genre d'ignorance absurde qui laisse libre cours à toutes les *fake news*.

Il sera difficile lors de la rentrée littéraire de parler de votre livre sans revenir sur l'affaire* « d'État de l'été » *d'Alexandre Benalla qui transpire dans ce roman. Tout y est, la compromission des politiques, les accommodements surprenants des chefs des cabinets des ministères, la manipulation de l'opinion publique... Le lecteur fermera votre livre avec amertume et sera un brin désabusé, pourtant il aura lu le formidable récit d'une manipulation d'État.

L'affaire Benalla est passionnante et ressemble un peu à mon roman car *L'Ère des suspects* montre la vie discrète et secrète des cabinets de l'Elysée ou de Beauvau. Le contraste est lumineux entre Benalla, un jeune homme parvenu à de hautes fonctions sans en avoir la formation et donc la compétence, et la directrice de cabinet du ministre de l'Intérieur du livre, cynique, brillante, habile et calculant chacun de ses mouvements alors même que son caractère est volcanique. Mais dans notre affaire d'été, le plus passionnant est d'abord de voir comment les grandes âmes de tous les partis se sont emparées d'un incident pour proclamer une passion de la République que tout le monde partage sans qu'ils nous assomment avec leurs gesticulations. Ensuite, plus troublant encore, et les romanciers s'en régaleront bientôt, est de voir qu'à cette affaire d'État se mêlent Mimi Marchand et Marc Francelet, deux personnes entrées dans l'orbite présidentielle, alors qu'elles ont, l'une et l'autre, eu maille à partir avec la justice.

***L'art du romancier consiste aussi à dresser un état des lieux de la société, c'est aussi là qu'est tout l'intérêt de ce roman. Le roman est aussi un espace de liberté qui permet de dire un peu plus haut ce que l'on pense tout bas, n'est-ce pas le cas ? Après les polars de gauche ou très à gauche,* L'Ère des suspects *apparaît là comme un polar du centre,* « ni gauche, ni droite, tout le monde dans le même marigot ».**

Pourquoi lit-on encore les grands romanciers du XIXe siècle et a-t-on oublié les auteurs d'essais qui, à l'époque, passionnèrent la France ? Parce que seul le roman permet de décrire une société telle qu'elle est. Dans *L'Ère des suspects*, un personnage de la bourgeoisie se doit de contrôler son langage. Mais d'un musulman, on tolère sur les juifs des termes qu'on bannirait dans une autre bouche tout comme on les accepterait à son propos entre les lèvres d'un juif. L'avocate de la mère du jeune musulman tué exprime très bien ce sentiment de domination sociale et intellectuelle de la bourgeoisie qui tient sa langue mais méprise souverainement les communautés qu'elle fait semblant de défendre. Dans un roman, si on est habile, on peut tout dire. C'est ce qui fait le prix de cet art. C'est le refuge de la vérité dans une société parisienne et tartuffière. Il ne s'agit pas d'être de gauche ou de droite mais de décrire la réalité et, alors, on voit que toutes nos émotions sont feintes et nos craintes exagérées.

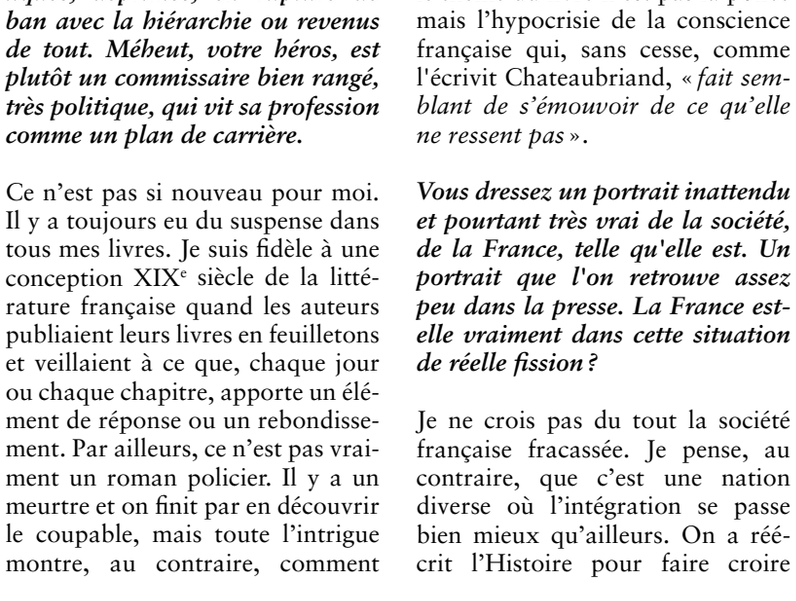
Propos recueillis par
Laurent BORDERIE

L'ÈRE DES SUSPECTS de Gilles Martin-Chauffier, *Grasset, 2018, 288 p.*

Roman

Khalil, ou le terrorisme « ordinaire »

Yasmina Khadra cherche à comprendre et dissèque la dérive d'un jeune Marocain, impliqué dans les attentats meurtriers du 13 novembre 2015 à Paris. Un sujet de roman hautement sensible.


© Hélène de Pambrun

KHALIL de Yasmina Khadra, *Julliard, 2018, 260 p.*

Pour aborder un pareil sujet ultra-sensible, voire matière à controverse, la longue dérive terroriste, racontée par lui-même à la première personne, d'un jeune Marocain dont la famille, originaire du Rif, a fait sa vie en Belgique, il fallait un auteur au-dessus de tout soupçon. C'est-à-dire qui maîtrise parfaitement son affaire, les milieux qu'il décrit, à savoir les fondamentalistes islamistes, recruteurs et formateurs de tueurs potentiels, ainsi que leur religion, ou plutôt les distorsions qu'ils lui font subir.

À ce premier titre, Yasmina Khadra, algérien, musulman et croyant, est déjà parfaitement légitime. Il l'est aussi doublement, pour avoir, dans une première vie, lorsqu'il s'appelait encore Mohammed Moulessehoul et que, officier dans l'armée algérienne, il luttait contre les assassins fratricides du GIA et de l'AIS, dans la région d'Oran, failli y laisser de nombreuses fois sa peau. C'est même pour ça, afin d'exorciser cette violence et cette angoisse, qu'il a commencé à écrire, dans la clandestinité et sous un pseudonyme féminin inspiré des noms de son épouse, des romans policiers fictifs.

Par la suite, devenu Yasmina Khadra et écrivain à succès, il a montré les ravages de l'embrigadement et du salafisme dans sa trilogie *Les Hirondelles de Kaboul*, *L'Attentat* et *Les Sirènes de Bagdad* (publiés chez son éditeur principal Julliard, respectivement en 2002, 2005 et 2006). À noter qu'un film d'animation, adapté des *Hirondelles de Kaboul*, doit sortir avant la fin de cette année.

Avec tout son talent, sans aucune forme de complaisance ni de manichéisme, Yasmina Khadra s'est donc cette fois glissé dans la peau et dans la tête d'un certain Khalil, né en 1992 en Belgique, dans un milieu navrant, mais pas pire que celui de nombre de jeunes Européens pauvres : père commerçant avare et alcoolique, mère esclave, sœur aînée soumise et dépressive. Il n'y a que sa jumelle, Zahra, brillante et parfaitement intégrée, avec qui il soit en osmose. La famille est pieuse, sans plus. Jusqu'à ce que le garçon, paumé et qui s'est toujours senti au fond de lui-même humilié, coupable, jusque-là, de seulement quelques « *bêtises de jeunesse* », se laisse persuader par son ami d'enfance Driss, son presque frère, d'effectuer un retour à la foi, et se trouve embrigadé dans une cellule de préparation au terrorisme et au « martyre », Solidarité fraternelle, avec cheikh, imam et émir… La personnalité fragile de Khalil n'opposera pas beaucoup de résistance : le voici recruté pour participer à la vague d'attentats qui a ensanglanté Paris le 13 novembre 2015. Son rôle : se faire exploser dans le RER au Stade de France, en causant le maximum de victimes. Heureusement, à la dernière seconde, sa ceinture d'explosifs ne se déclenche pas. Impréparation, trahison, sabotage ? Toujours est-il que, de retour chez lui, il va partir en vrille. Sa chère Zahra a été l'une des victimes de l'attentat dans le métro de Bruxelles. Sa famille, qui a fini par découvrir qui est réellement Khalil, le maudit et le renie. Trouvera-t-il une forme de rédemption ou persévèrera-t-il dans sa spirale mortifère ? On laissera au lecteur de ce roman à la fois grave et palpitant, glacial comme un thriller, le soin de le découvrir.

Jean-Claude PERRIER

Publicité

DE LA MORT SANS EXAGÉRER, POÈMES 1957-2009 de Wislawa Szymborska, traduit du polonais et préfacé par Piotr Kaminski, *Gallimard, 2018, 320 p.*

Le prix Nobel de littérature fit connaître Wislawa Szymborska dans le monde entier. La poète le qualifia de « *catastrophe de Stockholm* » car elle détestait la publicité. Cette reconnaissance majeure est venue saluer une œuvre singulière consacrant pudiquement le « *Dieu de l'humour* » et conjuguant l'ordinaire et la métaphysique. Sans hermétisme ni recherches formelles, ses poèmes où le titre a toute son importance, puisent leurs sujets dans le quotidien, l'intime, les mythes et les grands récits, dans un bouillonnement mental espiègle et éclairé.

« *JOIE D'ÉCRIRE – Où court la biche écrite dans la forêt écrite ?/ Irait-elle s'abreuver au bord de l'eau écrite/ qui copie son museau comme du papier carbone ?/* (…) *Elle emprunte ses quatre pattes au vrai de vrai,/ et, sous mes doigts, elle tend l'oreille./ Silence – ce mot aussi gratte sur le papier/ en écartant/ les branches, droit sorties du mot 'forêt'./* (…) *Il y a dans une goutte d'encre, une solide réserve de chasseurs, l'œil plissé et rivé sur la proie,/ prêts à dévaler la pente périlleuse du stylo,/ à fondre sur la biche, et à la mettre en joue./ Ils auront oublié que ce n'est pas la vie./ D'autres lois, noir sur blanc, régissent cette contrée./ Un clin d'œil durera aussi longtemps que je veux,/ il se laissera tailler en petites éternités/ chacune remplie de balles suspendues en plein vol./* (…) *Joie d'écrire./ Pouvoir de maintenir./ Vengeance de la main mortelle.* »

L'œuvre de Szymborska, née en 1923 et décédée en 2012, est traduite dans une quarantaine de langues. Elle-même traductrice virtuose, du français vers le polonais, d'Agrippa d'Aubigné et de Théophile Viau, elle a publié en tant que poète treize recueils, plus un ouvrage posthume. Szymborska se distanciera de ses deux premiers opus rédigés dans le vertige idéologique stalinien. C'est après les trois volumes suivants que paraît *Cas où* en 1972, véritable événement littéraire salué par la presse généraliste et spécialisée. Soulignant le défi de « *préserver dans la traduction, l'équilibre entre le sublime et le trivial* », Piotr Kaminksi décrit dans sa préface la poésie de Szymborska comme : « (…) *affranchie de tout problème formel, aimablement ouverte vers son lecteur, elle lui révèle des abimes métaphysiques souvent traités sur le mode de la plaisanterie apparente,* (…). *Son style demeure d'une étonnante et trompeuse simplicité sur laquelle plus d'un exégète, plus d'un traducteur se sont cassé les dents.* »

« *CENT BLAGUES – Et pourquoi pas bonheur pendant qu'il y est ?/ Pourquoi pas vérité ?/ Ou bien éternité ?/ Voyez-vous ça !* (…) *Car il existe sans doute,/ il a eu lieu vraiment,/ sous une de ces étoiles tant soit peu provinciales./* (…) *Pour un piteux marmot du cristal primitif – / sérieusement étonné./ Malgré l'enfance pénible sous le joug du troupeau/ pas mal singulier déjà./ Voyez-vous ça !/ Pourvu que cela dure, que cela dure un peu,/ ne serait-ce qu'un clin d'œil d'une modeste galaxie !/ Qu'on puisse savoir enfin, en gros, ce qu'il sera,/ puisqu'il Est./ Et il Est – eh oui tenace./ Tenace, il faut bien l'avouer, à l'extrême./ Cet anneau dans le nez, en toge, en pull-over./ Quelle blague, quoi qu'on en dise./ Pauv' bébé./ Homme tout craché.* »

Les vers de Wislawa Szymborska sont chargés de pensées et de conversations, leurs mots arrivent dans un facétieux affairement qui ne perd jamais de vue l'essentiel. Règles sociales et paraître, événements sociétaux, moments émotionnels et souvenirs intimes, filiation, et éphémère de la présence humaine sur terre, Szymborska traite de tout cela. Ses vers restent légers et tendres. Ils virevoltent entre la joie de vivre de l'enfant et la dérision de l'adulte, bercés par les lois du doute ou du « *paradis perdu de la probabilité* ».

D.R.

Wislawa Szymborska : sage facétieuse

Esquissant à chaque poème la naissance d'un rire, car la mort « *n'entend rien aux blagues* », Wislawa Szymborska, prix Nobel de littérature en 1996, rejoint les rares femmes publiées dans la collection « Poésie/ Gallimard ».

« *CONTRIBUTION À LA STATISTIQUE – Sur cent personnes :/ sachant tout mieux que les autres :/ - cinquante-deux,/ incertaines de chaque pas :/ - presque tous les autres,/ prêts à aider,/ si cela ne prend pas trop de temps :/ - quarante-neuf, pas mal,/* (…) *vivant toujours dans l'angoisse de quelqu'un ou de quelque chose :/ - soixante-dix-sept,/ doués pour le bonheur :/ tout au plus vingt et quelques,/ inoffensifs quand seuls,/ sauvages dans la foule/ -plus de la moitié, c'est sûr,/ cruels/ lorsque les circonstances les y obligent :/ ça, il vaut mieux l'ignorer,/ même approximativement,/* (…) *mortels :/ - cent pour cent./ Chiffre qui, pour l'heure, n'a pu être modifié.* »

Complexe mais pas torturée, ouvrant l'esprit à davantage de perspectives, cette poésie reste sereine. Attentive à l'ironie du sort, perturbant les évidences, traversée par les grandes forces du monde – bénéfiques ou cruelles –, la poésie de Szymborska est réaliste et d'une saine vigueur, à égale distance de l'idéalisme et du désenchantement.

« *SOIRÉE POÉTIQUE – Muse ! Être boxeur ou ne pas être du tout./ Ce n'est jamais pour nous qu'on fait hurler les foules./ Il y a dans la salle douze têtes, il faut commencer la fête./ La moitié ne sont là que parce qu'il pleut dehors./ Les autres c'est de la famille. Ô, Muse./* (…) *Ne pas être boxeur, être poète,/ à des Rimbaud forcés condamné à perpète,/ (…) Au premier rang, papy plongé dans un doux rêve,/ voit sa défunte épouse qui de sa tombe se lève/ lui faire sa tarte aux quetsches, sa grande réussite./ Évitons qu'elle ne brûle, donc, d'une flamme réduite,/ commençons nos lectures. Ô, Muse.* »

Avec un titre assurément révélateur de l'humeur de la poésie Szymborskienne toujours habitée par la « (montée d'un) *grand éclat de rire* », De la mort sans exagérer s'ouvre sur le discours que la poète prononce devant l'académie suédoise. Ce texte d'une grande beauté porte des clés de son univers que cet ouvrage parcourt le long d'un demi-siècle d'écriture. Accablante de familiarité avec le langage, rendue redoutable par le sentiment de toute-puissance que procure le don de l'écriture, ne craignant pas de marier poésie et humour, la littérature de Szymborska est clin d'œil dans le sérieux des discours et sourire dans la gravité.

Ritta BADDOURA

Poème d'ici

De Georges Abi-Nader

D.R.

Avocat et poète né en 1924, Georges Abi-Nader est parti trop tôt, en 1984. Sans doute inspiré par Charles Corm et par les poètes romantiques français, il est l'auteur d'un recueil inédit intitulé *Les Premiers Chants de l'aurore*, comportant des poèmes classiques de très bonne facture, écrits entre 1945 et 1947, dont celui-ci, sur les Phéniciens.

Phœnicia

Rassemblés tout au long des plages incertaines,
De Tyr jusqu'à Sidon, de Béryte à Byblos,
Ils regardaient partir, immenses albatros,
Les voiles qui pesaient au cèdre des carènes.

Leur lumière déjà se levant sur Athènes
Se gravait en mystère au marbre de Naxos ;
Les mânes de leurs Baals désertant les naos,
Conquérants, enflammaient leurs prunelles ébène.

Et se tenant les bras, glorieux étonnés,
Ils voyaient, au-delà des horizons bornés,
Leurs vaisseaux qui semaient leur pensée aux orages ;

Et de leurs mâts montrant le ciel, comme un index,
Ils revenaient, tirant dans leurs vastes sillages
Les vagues de la mer en pourpre de murex.

Roman

Maryam Madjidi : la littérature est la clé

Tisser par la littérature une vision libre de l'identité : sur fond de révolution iranienne puis d'exil et de vie en France, Maryam Madjidi, Goncourt du premier roman pour *Marx et la poupée*, dispose en farandoles délicates quelques fruits choisis parmi ses souvenirs.

En 1986, Maryam Madjidi quitte l'Iran avec sa mère pour rejoindre son père parti sept mois plus tôt en France. Il est impossible de tout emporter et la fillette de six ans est contrainte d'abandonner sa poupée et ses jouets aux enfants du quartier, au nom de la non-propriété et de la flamme marxiste qui a guidé le combat de ses parents militants communistes engagés. Tout en construisant son devenir dans ce qui se nomme exil pour ses parents, la petite Maryam a beaucoup à faire avec les souvenirs. Elle qui a rencontré l'Histoire depuis le ventre de sa mère rebelle sautant enceinte du deuxième étage pour se sauver, et porté dans ses couches de nourrisson les tracts de l'opposition.

« Je ne suis pas un arbre, je n'ai pas de racines. »

C'est par la littérature que se fera son cheminement. Maryam écolière se tiendra un certain temps à la porte du langage : sortie de la langue persane qu'elle se force à oublier pour vivre dans sa nouvelle patrie ; non résolue à entrer dans la langue française dont elle absorbe les mots tout en refusant de les dire. Peu à peu, elle trouve par la littérature ses voies : loyauté, transmission, plaisir, réparation et émancipation. De ses filiations reçues et choisies ; des fantasmes que ses origines suscitent ; de son travail d'enseignante du français auprès d'étudiants, de détenus, de personnes ayant un handicap ou de mineurs étrangers, se nourrit le délicieux *Marx et la poupée*.

La voix de Maryam Madjidi a touché de nombreux lecteurs. Dès sa parution en 2017, *Marx et la poupée* est distingué par le Prix Goncourt du premier roman, puis le Prix Ouest-France Étonnants Voyageurs. Outre son sujet intime et abordant des questions aux enjeux socioculturels, voire politiques, *Marx et la poupée* charme par sa forme composite. Madjidi esquisse une approche de l'autobiographie par touches et fait coexister différents genres : journal, nouvelle, conte, poésie. *L'Orient littéraire* l'a rencontrée et écoutée parler de son roman au festival Atlantide à Nantes.

Marx et la poupée *puise loin dans votre mémoire.*

La mémoire d'enfant est un réservoir inépuisable de l'écriture et de sa matière. En écrivant le chapitre « Mémoire d'enfant », je me suis rendue compte d'un processus magique : un souvenir d'enfance a plusieurs strates. Au souvenir personnel comme première strate, s'ajoute une deuxième strate : ce qu'on a pu m'en raconter. Une troisième strate pourrait être une photo aperçue, la quatrième : la mémoire collective entrant dans ce souvenir. Ce souvenir, il m'est difficile de dire qu'il est réellement mien. J'ai reçu en héritage des histoires qu'on m'a racontées pour que je les transmette à mon tour. C'est comme si l'enfant portait la mémoire d'une famille, d'un pays. On lui met ça dans les bras et on lui dit : vas-y ! Quand je n'arrivais plus à être digne de cet héritage, à en parler correctement, ces souvenirs m'appelaient. Je ressentais la nécessité de leur donner l'espace le plus beau possible, c'est-à-dire pour moi le livre.

La transmission a donc habité l'écriture de votre roman.

© Studio Hans Lucas / Constant Formé-B

« Comment faire pour que cette histoire soit partagée avec le plus grand nombre ? » est la question que je me pose. Tenez par exemple celle du célèbre journaliste emprisonné pour ses idées politiques avec lequel mon oncle partageait sa cellule. Mon oncle ne comprenait pas pourquoi ce journaliste regardait le même dessin animé stupide tous les matins et s'inquiétait pour lui. « *Tu n'as pas à t'inquiéter*, lui dit-il, *dans ce dessin animé, il y a une petite bouteille qui parle. Eh bien, c'est la voix de ma femme, elle est doubleuse.* » Et là, mon oncle comprend tout. Ce journaliste puisait dans la voix de sa femme la force de tenir en captivité. Je voulais écrire cette histoire sans me contenter de la raconter. Une fois écrite, vous pourrez ouvrir le livre et vous reconnecter à elle quand vous le voulez. Il y a une force dans le livre qui pose les choses. J'avais besoin d'inscrire comme sur du marbre pour que ça dure le plus longtemps et que ce soit partagé avec le plus grand nombre.

Vous écrivez :* « J'ai glissé sur mon identité. » *La littérature advient-elle aussi pour chercher l'apaisement ?

La littérature est à chaque fois la clé qui permet d'ouvrir les portes et de s'apaiser. Tout comme mon amour du français est né avec la littérature française, c'est par le biais de la littérature que je me réconcilie avec le persan, en effectuant ma maîtrise de littérature comparée à la Sorbonne sur Omar Khayyam et Sadegh Hedayat. La littérature permet aussi une forme de revanche. Suite au Goncourt du premier roman, mon père m'a dit : « *En marchant dans les rues de Paris, j'aurai la tête haute.* » Cela m'a frappée dans le ventre. C'est exactement ce que j'avais toujours pensé : il n'avait pas la tête haute jusqu'à présent. C'est comme si ce livre venait rendre hommage à ce qu'il fut et à ce qu'il est aujourd'hui. Lui signifier que cette rue dans laquelle il marche lui appartient aussi. J'ai un père qui aime la poésie persane et fait des calligraphies persanes. Il chante de manière traditionnelle avec une très belle voix. Je voyais à la maison ce persan sublimé à travers l'art, et quand on sortait ensemble acheter quelque chose, si mon père en parlant en français prononçait mal un son, tout en lui dégringolait, et j'avais l'impression que le français l'humiliait. Je me suis dit qu'il faudra un jour que je me venge ! *(Et elle rit)*

***À votre père qui craint que vous ne tourniez le dos à vos racines, vous répondez :* « Je ne suis pas un arbre, je n'ai pas de racines. »**

On est souvent déraciné puis on s'enracine aussi. Aux festivals, je suis tour à tour présentée comme une auteure iranienne, française d'origine iranienne, ou franco-iranienne. Je suis parfois rangée dans la case « littérature nomade ». Demain je serai Shéhérazade ! Comment réagiront les gens si demain j'écris un livre sur la Suède ? Il faut avoir du recul et de l'humour par rapport à ces questions. Pour revenir à l'arbre : On peut planter les racines là où on veut. Ce qui m'intéresse dans l'arbre, c'est les branches. C'est cette liberté de se développer et prendre des chemins inattendus. Ce n'est pas en écrivant un livre qu'on règle la question de l'identité. L'identité étant insaisissable et indéfinissable, elle est pour moi multiple. J'ai longtemps voulu résoudre cette question : « *Suis-je plus française ou plus iranienne ?* » Je suis cette mosaïque de plein de choses ; d'Iran et de France, de Chine et de Turquie parce que j'y ai vécu, et d'Inde étant une grande amoureuse de ce pays. Je crois qu'il faut avoir la vision la plus vaste possible de l'identité et la laisser être libre et multiple.

« Il faut avoir la vision la plus vaste possible de l'identité et la laisser être libre et multiple. »

Propos recueillis par
Ritta BADDOURA

MARX ET LA POUPÉE de Maryam Madjidi, *Le Nouvel Attila, 2017, 208 p.*

James Salter : des nouvelles aussi denses que des romans

LAST NIGHT (NOUVELLES COMPLÈTES)
de James Salter, traduit de l'anglais par Anne Rabinovitch, Lisa Rosenbaum et Marc Amfreville, *L'Olivier, 2018, 352 p.*

James Salter est un auteur difficile. Pour éprouver le plaisir intense que procurent ses textes, il faut fournir beaucoup d'efforts. L'attention ne doit jamais se relâcher, tout détail doit être enregistré, sinon l'on risque de passer à côté de l'essentiel. Son style pourtant si simple et concis, ses phrases élégantes, au cours si serein, induisent un état de tension, une attente fiévreuse de quelque chose qui, soudain, et si l'on persévère, brise la surface paisible du récit et nous fait apercevoir des profondeurs insoupçonnées.

Disparu en 2015 à l'âge de 90 ans, ce romancier américain est considéré par ses pairs comme l'un des plus grands prosateurs de son temps. Son esthétique est une sorte d'hybridation entre le laconisme d'Hemingway et l'acharnement de Flaubert sur le style : d'une part, la sobriété, l'économie des moyens, l'art de dire peu pour suggérer beaucoup ; et d'autre part, la lenteur, la recherche de la perfection, du mot juste (« *Je suis un frotteur*, dit Salter, *quelqu'un qui aime polir les mots dans sa main, les retourner et les sentir, se demander si c'est réellement le meilleur mot possible.* ») Il est peut-être l'un des rares écrivains qui soit réellement intraduisible. Lisez une page de Salter en anglais et vous serez éblouis par la beauté froide et implacable de ses phrases ; chaque mot est à sa place, rien ne peut être modifié, son écriture possède une certaine qualité musicale impossible à transposer dans une autre langue. Bien que les traductions françaises de ses œuvres soient admirables, c'est uniquement dans le texte original que se révèlent toute l'étendue de son génie, toute la puissance de sa prose.

Last Night, paru récemment aux éditions de L'Olivier, réunit l'intégralité de ses nouvelles (dont quatre sont traduites pour la première fois en français). Ce qui frappe surtout dans la plupart de ces récits, c'est qu'une fois leur lecture terminée, ils

© Nancy Crampton

semblent beaucoup plus longs qu'ils ne le sont effectivement. Cela est probablement dû au fait que Salter pratique l'art de la forme courte d'une manière quelque peu bizarre : il écrit des nouvelles comme on écrirait des romans. Les vingt-deux brèves fictions de *Last Night* ne sont presque jamais centrées sur un seul événement, et elles ne cherchent pas à produire un effet unique. Même lorsqu'elles semblent bien délimitées dans le temps et dans l'espace, comme celle intitulée « Vingt minutes », il s'agit le plus souvent d'un leurre. Dans cette nouvelle, une femme tombe de son cheval et se blesse grièvement. Il n'y a personne pour lui porter secours. Elle sait qu'il ne lui reste que vingt minutes à vivre, l'horreur la submerge, mais elle est pourtant déterminée à mourir dignement : « *Je vais agir comme le ferais mon père* », pense-t-elle. Quelques scènes de son passé lui traversent l'esprit : la mise à mort de sa jument blessée ; un homme refusant de coucher avec elle ; un autre essayant de la séduire et qu'elle traita de salaud ; son mari lui avouant une infidélité… Et lorsqu'elle rend son dernier souffle, on s'aperçoit qu'en moins de douze pages, Salter, par une sorte de magie qui lui est propre, nous a rendu cette femme aussi vivante qu'une héroïne d'un long roman.

La majorité des autres nouvelles ont une structure plus éparpillée. Le plus souvent, elles embrassent une période de temps démesurée – une existence toute entière –, et il est parfois difficile de déterminer qui sont leurs véritables protagonistes, tant elles ne cessent de passer du point de vue d'un personnage à celui d'un autre, comme si elles étaient plusieurs récits fondus en un seul. La nouvelle intitulée « Le cinéma » en est une parfaite illustration. On croit au premier abord que c'est l'histoire du tournage d'un film, sauf que le tournage n'est jamais décrit, Salter préférant se focaliser sur les rêves et les ambitions de ceux et celles qui y prennent part : Guivi, l'acteur principal qui vient de connaître un succès foudroyant et qui ignore qu'il est sur le point de tomber dans l'oubli ; Anna, la grande star qui tombe amoureuse de lui sans remarquer qu'il la méprise et qu'elle l'ennuie mortellement ; Iles, le réalisateur arrogant, qui se croit un génie tout en se rendant compte que son film sera un échec ; et Lang, le scénariste fasciné par ce monde inaccessible des célébrités, mais terriblement déçu de voir son script massacré. C'est un véritable roman en vingt pages, un récit très dense, mené avec une grande virtuosité ; or la fin, qui se veut grandiose, est un échec total. C'est le risque qu'encourt un écrivain en voulant atteindre à tout prix le sublime et en faisant porter un tel poids à des textes relativement courts. À vrai dire, la moitié des nouvelles de Salter sont ratées ; mais il n'en demeure pas moins que l'autre moitié est constituée de chefs-d'œuvre absolus.

TAREK ABI SAMRA

Le clin d'œil

DE NADA NASSAR-CHAOUL

Au village d'Achrafieh

D.R.

Je les salue chaque matin comme on le faisait au village de ma grand-mère d'un « *Sabaho* » dans lequel je mets le plus de chaleur possible. Les deux vieux sont assis sur leur balcon, immobiles. De cette immobilité fixe qui présage déjà l'autre, l'éternelle. Ils répondent à peine, semblent surpris, voire même mécontents. C'est qu'on ne fait pas partie du même monde. J'habite l'un de ces immeubles neufs, orgueilleux qui portent un numéro. Je suis le « Achrafieh 1588 ». Eux, c'est la maison Bou Antoun. Je porte pour tout domicile un chiffre, eux le nom d'une famille.

Ils subsistent, résistent tant bien que mal. Aux promoteurs gourmands qui rêvent de les envoyer à l'asile « *où ils seront mieux traités* », de démolir leur pauvre bicoque et de la remplacer par une nouvelle tour de verre, sans balcon bien sûr. Puisque de toute manière, on ne connaît plus ses voisins…

Pourtant, le grenadier du jardin continue vaillamment à donner des fruits et le gardénia ses fleurs blanches odorantes et, même si la peinture du bassin bleu s'écaille, on continue à étendre son pauvre linge de vieux sur ses parois. Les chats roux sont les gardiens des lieux sur lesquels ils veillent avec une farouche langueur, dans la torpeur des bougainvilliers violets poudrés, grimpant de temps à autre sur la vieille Coccinelle blanche du vieux toute recouverte de feuillages qui ne roule plus depuis longtemps.

Un petit escalier sombre derrière la maisonnée la relie à d'autres bicoques si délabrées que leurs habitants donnent l'impression d'être perpétuellement en instance de départ. Devant leur porte, des hommes poilus en *fanella*/marcel lavent mollement leur guimbarde, une mauvaise cigarette au bec. Sur le mur du dehors, une vieille photo délavée de « Bach », comme on l'appelle affectueusement ici, raconte l'époque de gloire d'Achrafieh, les désillusions et le désenchantement.

Hier, la lecture toujours édifiante de la rubrique nécrologie de *L'Orient-Le Jour* m'apprend que Madame Bou Antoun vient de décéder, regrettée par son mari, sa sœur, ses frères « *ainsi que tous les habitants du quartier de Nasra-Achrafieh* ».

Un village, je vous dis.

Roman

L'ombre d'un père

LE CALAME NOIR de Yasmine Ghata, *Robert Laffont, 2018, 192 p.*

Dans son dernier roman, *Le Calame noir*, paru le 16 août, Yasmine Ghata a choisi d'imaginer la vie de l'enlumineur Siyah Qalem dit Calame Noir, l'un des plus mystérieux artistes de l'histoire de l'islam. Sur l'existence de cet homme dont l'œuvre, très influencée par l'art chinois, a sans doute été produite à Tabriz à la fin du XVe siècle, il n'y a absolument aucun témoignage. Seules ses incroyables peintures, d'une facture complètement hors-norme pour l'époque et représentant la vie quotidienne des nomades des steppes asiatiques, laissent deviner que l'homme, s'il a existé, était probablement nomade lui-même et apparenté au monde chinois.

Dans son livre, Yasmine Ghata fait conter l'histoire de l'artiste par une jeune femme du XXIe siècle, Suzanne qui, par un stratagème narratif un peu bizarre, se met elle-même dans la peau de la fille supposée de Siyah Qalem, Aygül, et lui délègue la conduite du récit. Le peintre mystérieux devient le protégé des princes de Tabriz et leur favori. À leur demande, eux qui sont de nostalgiques descendants de nomades, il part tous les ans retrouver dans la steppe une tribu qui lui offre tous les modèles qui lui serviront à constituer son œuvre. Mais ces voyages annuels sont bientôt interrompus par les changements politiques. Tabriz se retrouve au cœur des luttes entre clans et familles, les princes changent, et le goût aussi, ce qui influera gravement sur le destin et sur la vie de Siyah Qalem.

© Patrice Normand

Tout le long de ce roman à l'allure de conte, Yasmine Ghata reconstitue en imagination les ateliers de Tabriz où règne le conformisme de l'enluminure de cour, et décrit surtout avec finesse le quotidien d'une tribu de nomades au cœur des déserts asiatiques. Ces deux décors servent de lieux de vie à la fille de Siyah Qalem, qui n'existe qu'au spectacle du travail et de la personne de son père. Mais ce dernier en réalité n'est jamais vraiment présent pour sa fille qui ne cesse de le chercher, au propre comme au figuré. Il lui échappe par son travail et par ses préoccupations mystiques liées à son adhésion, supposée par Ghata, au manichéisme. Mais souvent aussi, il disparaît physiquement et sa fille alors l'attend ou dans la panique part à sa recherche.

Tout cela, on le devine, est épuisant pour Aygül. Mais c'est aussi là que loge tout le sens du roman. On retrouve en effet dans *Le Calame noir* la thématique essentielle de l'œuvre de Yasmine Ghata, celle de la quête d'un père absent. Mais la romancière la décline ici d'une manière différente et peut-être plus dure. Sa narratrice première, Suzanne, est elle-même privée de père. En imaginant la vie d'Aygül, elle croit donc raconter l'histoire d'une liaison privilégiée entre un père et sa fille. Or en réalité, elle ne fait que le récit d'une permanente absence paternelle, voulue ou pas, au creux d'une fausse présence. Cette présence distraite et qui n'en est donc pas une ne fait que rendre l'absence plus cruelle et la quête plus pénible encore.

CHARIF MAJDALANI

Zeina Abirached

Questionnaire de Proust à

Salim Bachi

D.R.

Né en 1971 à Alger, Salim Bachi est un romancier vivant à Paris depuis une vingtaine d'années. Son premier roman, *Le Chien d'Ulysse* (Gallimard, 2001), est couronné par le prix Goncourt du premier roman, le prix de la Vocation et le prix Prince Pierre de Monaco de la découverte. Son dernier roman, *Un Jeune homme en colère* (Gallimard, 2018), est en lice pour le Prix de la littérature arabe qui sera proclamé en octobre.

Quel est le principal trait de votre caractère ?
L'ironie.

Votre qualité préférée chez un homme ?
L'honnêteté.

Votre qualité préférée chez une femme ?
L'humour.

Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis ?
Leur fidélité.

Votre principal défaut ?
L'indolence.

Votre occupation préférée ?
L'écriture.

Votre rêve de bonheur ?
Une plage au soleil.

Quel serait votre plus grand malheur ?
Je ne préfère pas y penser.

Ce que vous voudriez être ?
Je le suis.

Le pays où vous désireriez vivre ?
L'Espagne.

Votre couleur préférée ?
Le bleu de Klein.

La fleur que vous aimez ?
Le mimosa.

L'oiseau que vous préférez ?
L'albatros.

Vos auteurs favoris en prose ?
Faulkner, Joyce, Tolstoï, Kateb Yacine.

Vos poètes préférés ?
Rimbaud, Apollinaire.

Vos héros dans la fiction ?
Ulysse.

Vos compositeurs préférés ?
Bach, Mozart.

Vos peintres favoris ?
Raphaël, Giotto, Picasso.

Vos héros dans la vie réelle ?
Les femmes et hommes de bonne volonté.

Vos prénoms favoris ?
Yannis, Justine, Mustapha.

Ce que vous détestez par-dessus tout ?
La bêtise.

Le fait militaire que vous admirez le plus ?
La guerre de Troie.

La réforme que vous estimez le plus ?
La démocratie.

L'état présent de votre esprit ?
La sérénité.

Comment aimeriez-vous mourir ?
Je n'aimerais pas.

Le don de la nature que vous aimeriez avoir ?
L'invisibilité.

Les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence ?
La luxure.

Votre devise ?
Demain est un autre jour.

Djihadisme sans frontières

Selon Toufic Hindi, nous vivons « *une troisième guerre mondiale* » dont le protagoniste n'est autre que l'islamisme.

UNE TROISIÈME GUERRE MONDIALE PAS COMME LES AUTRES de Toufic Hindi, *éditions du Panthéon, 2018, 256 p.*

L'intensification des opérations terroristes dans le monde en général et en Occident en particulier, loin d'être une série d'actes isolés et disparates, est révélatrice d'un « *processus violent en marche inexorable* ». Il s'agit bel et bien d'une « *guerre globale* » que livre l'islamisme « *à tout ce qui n'est pas conforme à sa vue de l'Islam* ». Cette troisième guerre mondiale est multiforme et inédite, d'une part en raison de la nature même de l'islam et, d'autre part, en raison de la mondialisation.

Toufic Hindi y consacre son dernier ouvrage *Une Troisième Guerre mondiale pas comme les autres*. Il déclare vouloir « *cerner le problème, le définir de façon précise et prendre conscience de son ampleur et du danger qu'il représente. C'est en posant les bonnes questions qu'on obtient les bonnes réponses* ». Un ouvrage en deux parties très disproportionnées. Mathématicien de formation, il intitule la première « L'énoncé du théorème » et y expose sa conclusion ; la seconde, beaucoup plus longue, étant naturellement intitulée « La démonstration ».

L'auteur souligne que c'est dans le cadre d'un monde bipolaire (avant la chute de l'URSS) que la première impulsion fut donnée au mouvement islamiste ; par l'instauration de la République islamique d'Iran, « *sanctuaire du djihadisme chiite* », laquelle fut suivie de près par « *l'envol du djihadisme sunnite* » en Afghanistan. Cette concomitance des deux djihadismes préfigurait « *la dangereuse dialectique de leur évolution, menant inexorablement à leur lutte fratricide* ».

Hindi revient sur les raisons et les conséquences de l'immuabilité de l'islam. Il précise également que le fait « *d'édifier un État islamique régi par la Charia et imposé à l'ensemble des habitants musulmans ou non musulmans du monde* » est le but commun de tous les mouvements islamistes sunnites ou chiites ; mais qu'ils diffèrent cependant du point de vue de la stratégie et des tactiques utilisées pour atteindre ce but.

D'emblée, la distinction entre l'Iran et le Royaume d'Arabie saoudite est très claire. La République iranienne est théocratique. Le Guide suprême y détient le pouvoir absolu et choisit ses collaborateurs soit en

D.R.

les nommant soit en les faisant élire par des « *simulacres d'élections* ». Sciences et Charia peuvent, paradoxalement, cohabiter en Iran. « *Le chiisme, souple dans sa rigueur islamique peut, sans se dévoyer, s'accommoder d'une certaine technicité qui pourrait être mise au service de l'Islam.* »

En revanche, en ce qui concerne le Royaume d'Arabie saoudite, nous observons une « *modération politique harmonisée avec l'extrémisme religieux et sociétal* ». Cet État est lui-même un « *ami de l'Occident* », contrairement à l'Iran qui en est « *l'ennemi juré idéologique et stratégique* ».

L'auteur expose les nombreux paradoxes qui sous-tendent ces deux États mais aussi les « *dérapages* » qui ont abouti à la production d'un Oussama Ben Laden et à la création d'Al-Qaïda puis, par la suite, de son frère ennemi Daech, « *avec toutes leurs succursales et franchises dans le monde* ». Le fait est que le recrutement des djihadistes à un niveau international est une « *stratégie de peau de léopard* » qui se complèterait, d'abord dans le Moyen-Orient, le monde arabe et le monde musulman « *pour tendre à se généraliser en fin de processus au monde entier qui s'écroulerait comme un château de cartes* ».

Bien que les causes de la montée en puissance du mouvement djihadiste en général et de l'EI en particulier soient multiples, Hindi rappelle que la responsabilité de Barack Obama est fortement engagée. Encore aujourd'hui, la plus grande faiblesse de la communauté internationale « *réside principalement dans la faiblesse du leadership américain* ».

Quant à la Russie, près de 12% de sa population est musulmane. Elle est, de plus, entourée par les républiques musulmanes de l'ex URSS. Ceci explique en partie le radicalisme de Poutine dans la lutte contre l'islamisme, à l'exception de l'islamisme iranien, ainsi que son intervention en Syrie.

L'auteur dénonce surtout « *le cafouillage mortel de la communauté internationale qui manque de stratégie globale* » et persiste à proposer des solutions isolées, spécifiques à chaque pays ; l'Europe étant « *totalement inconséquente* » et, par ailleurs, laxiste parce qu'« *empêtrée dans ses valeurs* ».

Toufic Hindi aborde ici un sujet qui lui est familier depuis bien longtemps. Son ouvrage consiste, en grande partie, en une compilation d'articles qu'il a publiés, au fil des ans, dans diverses revues. Homme politique dont la réputation n'est plus à faire, il révèle, par la pertinence de ses analyses et la fluidité de sa plume, un vrai talent d'auteur et de journaliste.

Lamia EL-SAAD

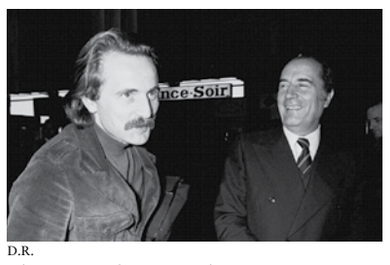
Régis Debray, le désabusé

BILAN DE FAILLITE de Régis Debray, *Gallimard, 2018, 155 p.*

Régis Debray commet un opus qui se désigne dramatiquement lui-même comme le dernier. Il y a sans doute des écrivains qui ont continué à publier, du moins à écrire après un recueil de confessions qui situent une vie et des idées, les leurs, dans l'histoire de leur temps. Il faut l'espérer pour le témoin capital de la deuxième moitié du XXe siècle et pour le médiologue qui s'en repent tellement c'est toujours agréable et stimulant de le lire, lui qui prétend maintenant profiter des avantages de la vieillesse : « *Insouciance sexuelle, baisse des appels téléphoniques, surdité modulable selon l'interlocuteur, économie de coiffeur et d'habillement, esseulement propice à la lecture toujours remise à plus tard de* Guerre et Paix. »

L'exercice de l'aveu n'est pourtant pas direct mais prend prétexte dans les conseils prodigués par l'intellectuel à son fils de seize ans dans un jeu de miroir annoncé dès la première page : « *Tu me demandes quoi faire de ta vie, je me demande ce que j'ai fait de la mienne.* » Dès l'entrée en matière, il annonce la couleur assumant la responsabilité de ses échecs, refusant le statut de victime et se rattachant à une génération qui n'a pas perdu une bataille, mais la guerre après avoir épousé des causes qui se sont souvent révélées pires que le mal qu'elles voulaient combattre. Reste donc à empêcher le fils de suivre le chemin du père, à arrêter la reproduction tout en sachant que toute nouvelle naissance est une rupture de la chaîne et que le parricide est la règle du jeu. Fermons donc devant lui une à une les portes promises à un jeune homme qui va choisir sa classe de bac.

D'abord le L, l'option Littérature par laquelle le paternel est passé, croyant refaire le monde au moyen des livres, la subversion par l'écrit en suivant Mallarmé (le monde



D.R.

aboutira dans un livre) ou Breton (invité par Trotsky à Mexico pour rajuster le genre humain) pour en arriver au statut presque dérisoire d'écrivain. Mieux vaut donc éviter ce domaine presque entièrement squatté par les femmes et où la tentation de produire des œuvres écrites appelle une réponse cinglante de Mauriac : « *L'œuvre est ce qui compte le moins dans le destin d'outre-tombe d'un écrivain.* »

Les écrits littéraires rangés dans la cave, cherchons ailleurs, dans l'option Économique et Social qui, additionnés, donnent Politique de nos jours. Et là l'usure de l'écrit est bien plus rapide et le bilan des ouvrages du père guérillero ou géostratège, de la critique des armes à celle d'une certaine conception des droits de l'homme, auront été « *des pets de lapin sur une toile cirée* ». Même au poids personne n'en veut plus. Ce Parisien, tiers-mondiste prédestiné qu'était l'ami de Guevara et de Castro s'inscrira à toutes les causes indépendantistes, convaincu plus tard que le meilleur moyen de découvrir son pays était de le déserter. Mais pour son fils il ne cesse de craindre les « *fièvres* (politiques) *génétiquement transmissibles* », tout en sachant que la guérison n'est jamais facile puisque divorcer d'une lubie est toujours plus difficile que de l'épouser : « *Sur l'autoroute qui conduit du Golgotha au salon de massage thaï, quand on a raté un virage, pas facile de redresser le volant.* » Donc mieux vaut prévenir, et à forte dose, en appelant Shakespeare à l'aide, pour qui l'Histoire est « *une fable racontée par un idiot* », soulignez le mot « *idiot* ».

Vient après un détour par les années Mitterrand, ce « *rescapé du XIXe siècle* » avec une capacité redoutable d'adaptation et un conseil positif pour une fois : « *Reste coach, expert, consultant, Père Joseph,* troublemaker *ou éminence grise* » tout en sachant que la réussite se paie par les sarcasmes des « derniers de cordée » (Macron dixit).

L'option la moins rébarbative restera les Sciences dures, les connaissances exactes avec cette apologie assez inattendue de la part d'un féru des sciences humaines : « *Trotsky fait rêver et Mitterrand causer mais c'est le Smartphone qui a changé la vie, et le Container la face du monde et non le Programme commun.* »

Dépôt de bilan, donc, avec de vagues regrets, beaucoup d'humour et un style enthousiaste comme il ne s'en fait plus.

Jabbour DOUAIHY

Autobiographie

Un prélat maronite engagé

ÉTAPES ET JALONS (MARAHEL WA MAHATAT) de Mgr Youssef Béchara, *2018, 334 p.*

D.R.

Au-delà de la classique autobiographie, *Étapes et jalons* (*Marahel wa mahatat*) de Mgr Youssef Béchara constitue un témoignage saisissant de la dialectique des rapports entre le temporel et le spirituel. En onze étapes et quatorze chapitres, Sayyedna Youssef nous montre, nous démontre comment dans sa vie et dans celle de son Église, le spirituel ne peut trouver son accomplissement final que dans le monde temporel et comment le monde temporel ne peut avoir de sens que dans l'éthique religieuse.

Deux moments forts, deux relais-jalons illustrent parfaitement cette assertion : Le mouvement « Église pour notre monde » et « Le rassemblement de Kornet Chahwan ».

Le mouvement « Église pour notre monde »

Le mouvement « Église pour notre monde », (cf. pp. 112-119) a débuté en juin 1966, avec des prélats de l'Église maronite jouissant d'une forme de notoriété et d'influence auprès des jeunes, due à leur activité socio-politique. Ce groupe formé par Hamid Mourani, Hector Douwayhi, Guy Njeim, Makram Kouzah, Youssef Béchara et d'autres… sera à l'origine d'un large mouvement réformateur au sein de l'Église.

Objectif de départ : analyser la situation réelle de l'Église maronite à la lumière des enseignements du Concile de Vatican II et des expériences des Églises du monde occidental. Le groupe finira par inclure des « laïcs » et adoptera une forme structurée de travail. Cette coopération avec les laïcs culminera à la fin des années soixante avec la mise en œuvre d'objectifs inédits :
- Établir et mettre en place une doctrine qui sera celle de l'Église et devra influencer les jeunes et les intellectuels
- S'ouvrir sur le monde arabe
- Définir et renouveler le sens de l'engagement politique
- Envisager la question de la coopération avec les membres des autres communautés chrétiennes.

Le Mouvement s'étend si largement et trouve des échos si favorables que la décision est prise d'organiser un Congrès et de faire appel à un substantiel apport d'acteurs « laïcs » tels que Charles Hélou, Abdel-Aziz Chéhab, Michel Asmar, Robert Farhat, et autres… Ce congrès s'est tenu en décembre 1973 avec la participation de 239 personnes.

Le déclenchement de la guerre du Liban en 1975 empêchera la mise en place de ses principales recommandations. Cependant, à partir de cette année, le processus du conflit armé imposera son rythme et sa thématique à l'agenda de travail du Mouvement : le Liban et la cause palestinienne, la laïcité, la réforme du régime politique sur la base de la décentralisation et le concept d'arabité.

Ce vaste chantier imposera la tenue en 1977 d'une seconde conférence élargie avec 150 participants et cela au couvent de Notre-Dame du Puits. Elle établira un diagnostic de la crise politique qui sévit dans le pays et des réformes souhaitées dans les domaines du régime politique, de la question sociale et de l'éducation.

Au cours de l'immédiat après-Taef, le Mouvement s'impliquera de plus en plus dans l'engagement pour l'avenir du Liban et se trouvera au cœur de la dynamique de la préparation du « Synode pour le Liban » et des « Orientations apostoliques ».

Le Rassemblement de Kornet Chahwan

L'idée de départ de la réalisation de ce projet (pp. 250-265) s'inscrit dans la lignée de l'Exhortation apostolique de 1997, « Une nouvelle espérance pour le Liban ». En effet, l'analyse de la situation concrète du pays laisse apparaître une image désastreuse : celle d'un régime politique moribond soumis à la tutelle syrienne. Un groupe restreint, groupant notamment Samir Frangié, Farès Souaid, Simon Karam et Samir Abdel Malak entreprend de se réunir au siège de l'Evêché de Antélias (Diocèse de Mgr Béchara) pour mettre en place une mouture structurée pouvant canaliser et orienter l'état de déception et de frustration diffus dans toutes les catégories sociales du pays. En 1999, un rassemblement élargi se tient au siège de l'Episcopat à Kornet Chahwan et promulgue un texte exhaustif ayant pour titre : « Un manifeste pour le renouvellement de la signification du Liban ». En avril 2000, Le Rassemblement, qui s'est enrichi d'une vingtaine de personnalités politiques, décide que les rencontres seront désormais régulières et que ce groupe de politiciens fera face aux défis uni et les rangs serrés.

Le 20 septembre 2000, la Conférence des Évêques maronites réunie à Dimane demande expressément, dans un communiqué, le retrait des troupes syriennes du Liban. Le rassemblement persévérera sans relâche dans cette revendication jusqu'à ce que cet objectif soit atteint en avril 2005.

C'est avec une amertume à peine cachée que Monseigneur Béchara constatera que les élections de 2005 révèlent les divergences d'intérêts occultées pour la bonne cause plaçant le Mouvement sur le chemin de la dislocation.

Cependant, une remarque importante s'impose : Mgr Béchara ne se contente pas de relater les faits et de rappeler les prises de position. Il pose sur ceux-ci le regard critique de l'homme juste, objectif et équitable. Ainsi, c'est un bilan implacablement rigoureux de l'ensemble des travaux du Rassemblement (pp. 259-261) qu'il parviendra à dresser.

Il reste que cette autobiographie/témoignage ne se réduit évidemment pas à ce que notre auteur dénomme « l'œuvre nationale ». Aussi bien le sociologue que l'historien découvrira, tout au long de l'ouvrage, la face cachée de la vie religieuse et ecclésiastique dans l'Église maronite. Contrairement à l'image stéréotypée d'une structure sclérosée et figée, Mgr Béchara nous présente une vie interne des institutions ecclésiales plutôt dynamique, fondée sur une qualité de relations et d'approches portées par un réseau de prêtres engagés et persévérants ayant le sens du travail en équipe et conscients de l'importance de la réalisation effective des objectifs assignés.

Ainsi, ce livre s'inscrit également dans le domaine de la sociologie religieuse ce qui en fait un document de référence incontournable en la matière.

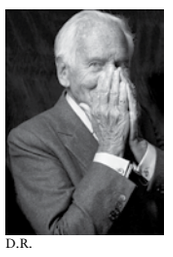
Melhem CHAOUL

À lire

Ces psychopathes qui nous gouvernent
En 1993, un essai de Pierre Accoce et Pierre Rentchnick intitulé *Ces malades qui nous gouvernent* avait fait couler beaucoup d'encre. Le 6 septembre prochain, Jean-Luc Hees, journaliste et ex-président de Radio France, revient à la charge en publiant chez Plon *Ces psychopathes qui nous gouvernent* où il sera question, entre autres, de Donald Trump, de Kim Jong-un et d'un certain… Bachar el-Assad !

• • • • • • • • • • • •

D'Ormesson *post mortem*



D.R.

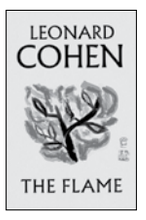
Décédé en décembre dernier, Jean d'Ormesson est toujours présent en librairie. Son roman posthume, *Un Hosanna sans fin*, sortira en novembre aux éditions Héloïse d'Ormesson et le second tome de ses *Œuvres* paraîtra le 27 septembre dans la collection « La Pléiade » chez Gallimard. En outre, la journaliste Sophie Des Déserts lui consacre une biographie à paraître chez Fayard le 21 novembre sous un titre plutôt pompeux : *Le Dernier Roi soleil*.

• • • • • • • • • • • •

Kafka et la Bible
La collection « La Pléiade » chez Gallimard accueillera les *Œuvres complètes* de Franz Kafka en deux tomes (sortie le 11 octobre), et *La Bible*, sous forme d'un coffret de trois volumes, à paraître le 27 septembre.

• • • • • • • • • • • •

Un inédit de Leonard Cohen



Les éditions du Seuil publieront le 11 octobre un livre posthume de Leonard Cohen, intitulé *The Flame*, qui rassemble poèmes, notes et dessins inédits du légendaire auteur-compositeur-interprète.

• • • • • • • • • • • •

Dictionnaires amoureux
Dans la collection des « Dictionnaires amoureux » chez Plon, on annonce un *Dictionnaire amoureux de Bordeaux* par Alain Juppé (18 octobre), un *Dictionnaire amoureux de la philosophie* par l'ancien ministre Luc Ferry (8 novembre) et un *Dictionnaire amoureux du Nord* par Jean-Louis Fournier (22 novembre).

• • • • • • • • • • • •

Du nouveau chez Grasset
Parmi les romans annoncés en octobre-novembre aux éditions Grasset : *Le Milieu de terrain* de Patrick Besson, *Un An et un jour* de Pascal Bruckner et *Double-Cœur* d'Alexandre Jardin. Côté essais, on signale *Les Révoltés du Nil : une autre histoire de l'Égypte moderne* par Mahmoud Hussein (pseudonyme commun de Bahgat el-Nadi et Adel Rifaat), *La Raison et le cœur* de Daniel Rondeau, qui réunit une grande partie de ses textes politiques et littéraires, et *Sur les épaules des géants* d'Umberto Eco qui rassemble douze conférences prononcées entre 2001 et 2005.

À voir

Mademoiselle de Joncquières

D.R.

Le cinéaste Emmanuel Mouret vient de réaliser *Mademoiselle de Joncquières*, adaptation d'un des récits de *Jacques le fataliste* de Denis Diderot, avec Cécile de France et Édouard Baer dans les rôles principaux. Sortie en France le 12 septembre.

L'ultime utopie de Yahia Belaskri

Yahia Belaskri qui vient de publier *Le Livre d'Amray*, un beau roman paru chez Zulma, a reçu le prix Ouest-France Étonnants Voyageurs en 2011 pour *Si tu cherches la pluie, elle vient d'en-haut* et le prix Beur FM Méditerranée en 2015 pour *Les Fils du jour*. Il a également consacré un récit biographique à Abd el-Kader, *Abd el-Kader, le combat et la tolérance*, paru en 2016 chez Magellan.

C'est dans un pays qui n'est jamais nommé que se déroule son dernier roman, un pays laminé par de multiples guerres mais autrefois arpenté par Saint Augustin, Kahina, la reine berbère et Abd el-Kader. Amray s'est choisi ces illustres prédécesseurs comme parents car, lorsqu'il se tourne vers sa famille réelle, il ne trouve que « *la défaite dans les yeux de* (son) *père silencieux et le renoncement dans ceux de* (sa) *mère* ». Dehors, la ville résonne de slogans et de diatribes contre le reste du monde, et personne ne peut y trouver sa place s'il ne se soumet aux règles, aux traditions, aux injonctions du discours dominant. Or Amray est un poète, un insoumis donc. Il ne peut dès lors qu'être exclu ou partir. Belaskri retrace son parcours qui puise, on le devine, dans l'autobiographie, avec pudeur et sensibilité. Son roman se veut une ode à la liberté en même temps qu'une charge contre la pensée unique qui enlaidit le monde et le rend terriblement inhospitalier.

Le titre du roman,* Le Livre d'Amray, *a une connotation religieuse voire biblique. Quelle était votre intention en le construisant de cette façon-là ?

Je n'ai pas, du moins pas consciemment, souhaité donner à mon titre une connotation religieuse, mais c'est sous cette forme qu'il m'est venu. Bien au contraire, mon intention était de désacraliser la notion de « livre de… », d'affirmer qu'il existe non pas un livre mais des livres, que chacun a son livre et que chaque livre est une fenêtre ouverte sur le monde et sur ses mystères. *Le Livre d'Amray*, c'est celui qu'il écrit lui-même et qui est le fruit de sa volonté. Ce livre est sa seule liberté.

Votre précédent livre était consacré à Abd el-Kader et il est présent à nouveau dans ce roman. Pourquoi cette figure revient-elle dans votre œuvre ?

En effet, mon précédent ouvrage est une biographie d'Abd el-Kader et ce personnage figurait déjà dans un roman antérieur, *Les Fils du jour*. Dans mon chemin d'écriture, je parcours des problématiques en lien avec mon appartenance, l'histoire de mes ancêtres, leurs souffrances et ce qu'il en est des questions de transmission. Abd el-Kader est un homme extraordinaire, qui appartient certes à l'histoire de l'Algérie mais qui appartient tout autant à l'histoire de l'humanité. Il s'est battu avec dix mille hommes contre l'armée coloniale française qui en comptait cent mille et malgré cela, il a tenu quinze ans. Quinze ans de résistance. Puis fatigué, à bout de forces, il s'est rendu, mais la France est coupable de parjure à son endroit puisqu'elle l'a emprisonné au mépris de la parole donnée. C'est lui qui avec ses hommes, en 1860 à Damas, sauve douze mille chrétiens promis à la mort lors des funestes massacres qui s'y déroulent. Je reviens à Abd el-Kader parce qu'on a terriblement besoin d'une voix telle que la sienne aujourd'hui, face aux apôtres de la haine qui se déchaînent de toutes parts. Lui qui disait « *tout être est mon être* », et qui proclamait que juifs, chrétiens ou musulmans, nous sommes les mêmes devant Dieu.

Amray, dites-vous, choisit d'être le fils d'Abd el-Kader. Vous développez la thématique de la généalogie choisie et non subie.

D.R.

Oui, pour faire reculer l'ignominie qui le touche, Amray choisit Abd el-Kader comme père, mais il choisit aussi Saint Augustin et la Kahina, c'est-à-dire une généalogie plurielle, diverse, qui a des racines dans la judéité et la chrétienté autant que dans l'islam. J'appartiens, comme lui, à une histoire millénaire, nous sommes les fruits d'hommes et de femmes qui ont laissé des traces sur cette terre et dont nous nous réclamons. Il s'agit bien sûr de la terre algérienne, mais nulle part je ne nomme l'Algérie parce que le sujet du roman déborde l'Algérie pour aborder de façon plus générale la condition humaine dans le contexte des dictatures.

La poésie est très présente dans le roman. Il y a la figure de Jean Sénac mais également celle de Hamid Skif dont vous citez un étonnant poème.

Oui, c'est le poème de l'horreur infinie, qui stigmatise le mariage forcé, le viol légal via le mariage forcé. Ce poème vous explose à la gueule parce qu'il commence comme une comptine enfantine, « *Pim pam poum* », pour évoquer ensuite le « *couscous au sperme chaud* » et tourner en dérision les traditions surannées. Écrit dans les années 70, il a eu un énorme retentissement. Je voulais rendre hommage à Hamid Skif mort en exil à Hambourg il y a quatre ans.

Votre roman est aussi une charge contre la religion, en particulier contre le clergé, contre ceux qui se piquent de jouer les intermédiaires entre Dieu et les hommes.

Mon personnage fait le bilan de sa vie, détruite par les hommes de pouvoir, pouvoir politique et pouvoir religieux. Il s'adresse à ces détenteurs des deux grandes formes de pouvoir et leur dit : mon malheur vient de vous. Les Algériens en savent quelque chose, de ces dérives-là. L'homme est libre de s'adresser à Dieu ou pas, et de le faire sans passer par le clergé. Et cette liberté est ce que l'homme a de plus précieux. C'est en cela qu'Amray est un rebelle ; il a fait appel aux livres pour s'affranchir et reconquérir sa liberté.

> « L'homme est libre de s'adresser à Dieu ou pas, et de le faire sans passer par le clergé. »

Nous avons évoqué les parents « choisis », mais il est aussi question ici des parents réels. Un père silencieux et brisé, une mère caractérisée par le désespoir et le renoncement. Y a t-il là quelque chose d'autobiographique ?

La famille d'Amray a été laminée par les guerres. Son père a fait les deux guerres mondiales, il est épuisé. Amray, qui a sept ou huit ans, a face à lui un père de soixante ans, un père vaincu. Sa mère a été mariée contre son gré, elle est passée de l'enfance au statut de mère de famille sans transition. La souffrance est là, souffrance du renoncement et de la défaite. Mais cette mère a quand même l'énergie de l'inciter à partir et d'affirmer : « *Chez toi c'est là-bas.* » Elle lui fait ainsi un magnifique cadeau d'amour. La famille d'Amray a compris que rester est une forme de défaite, que la seule façon de se sauver est de partir. Alors oui, il y a des accents autobiographiques à ce roman, mais cela importe peu.

Vous faites référence au concept de « constantes » qui fait florès en Algérie et qui est un marqueur du discours politique. De quoi s'agit-il exactement ?

La notion de « constantes » fait référence à l'obligation qui pèse sur les individus de rester confinés à l'intérieur des constantes de leur identité telles qu'elles leur ont été transmises par les traditions. Tu es algérien, donc tu es arabe et musulman, tu ne peux pas évoluer, changer, ni rêver d'autre chose. Cette notion prévaut depuis les années 70. On est même puni par la loi si on remet en cause les constantes qui s'imposent à tous et restent figées. C'est une façon de refuser la diversité du monde, de nier à quiconque le droit de penser autrement, d'être autrement.

À propos d'Octavia, Amray dit :* « Elle est mon utopie et le roman que j'écris. » *Que voulez-vous dire ?

Je veux dire que l'amour sauve. Se donner le droit d'aimer, c'est reconnaître l'autre. Et reconnaître que l'autre peut prendre toutes les formes possibles. Dire « *je* », c'est accepter que « *tu* » existe, qu'il soit juif, chrétien, homosexuel, handicapé ou quoi que ce soit d'autre. C'est préserver la vie dans toute sa diversité. Le roman en train de s'écrire est un cri d'amour pour ceux qu'Amray a aimés ou qu'il va aimer. Le roman est son utopie ultime.

Propos recueillis par
Georgia MAKHLOUF

LE LIVRE D'AMRAY de Yahia Belaskri, *Zulma, 2018, 144 p.*

Romans

Jean-Luc Barré : « Tous les écrivains sont des monstres »

PERVERS de Jean-Luc Barré, *Grasset, 2018, 214 p.*

D.R.

Journaliste, producteur à France Culture, éditeur – il dirige la prestigieuse collection « Bouquins » chez Robert Laffont –, auteur de nombreuses biographies ayant obtenu à deux reprises le prix de la biographie de l'Académie française, Jean-Luc Barré vient de publier son premier roman. C'est toujours avec beaucoup de curiosité, et non sans une relative appréhension, qu'on se lance dans la lecture, lorsque l'auteur est précédé d'une biographie aussi fournie que prestigieuse.

Le roman met en scène un écrivain plus que célèbre, mythique, qui, au soir de sa vie, accepte de recevoir pour un entretien au long cours, le directeur des pages littéraires d'un grand hebdomadaire parisien. Ce dernier souhaite mener l'enquête sur le grand homme et lever un peu le voile sur ce personnage qui a lui-même entretenu sa réputation de cynique et de pervers, par jeu et peut-être, paradoxalement, pour mieux se dissimuler derrière ses masques. La confrontation va se dérouler dans le décor d'un luxueux palace de Portofino, puis à Genève, dans l'antre du « monstre ». Car Victor Marlioz abat ses cartes d'emblée et, en préambule à la première rencontre, assène à son interlocuteur la déclaration suivante : « *Tous les écrivains sont des monstres et, dans mon genre, je suis l'un des pires. Il vaut mieux que je vous prévienne, si vous ne le saviez déjà.* »

Le roman est scandé par les rencontres entre l'écrivain et le journaliste-biographe et tourne non seulement autour de la personnalité de l'écrivain (dont les ouvrages sont truffés de « *fiascos sentimentaux et d'affrontements passionnels* »), mais également autour de l'énigme de la mort de sa fille à propos de laquelle diverses versions circulent. Alexia, qui a été tout à la fois attachée de presse et agent littéraire auprès de son père, était, dit-on, de ses cinq enfants la préférée. Certains font porter à son père la responsabilité de sa mort.

Les dialogues entre les deux principaux protagonistes font la part belle à des considérations relatives à l'écriture, ses liens avec la vie réelle, les motivations qui sont à l'origine d'une entreprise romanesque, et bien entendu, au caractère « *par essence monstrueux* » de tout écrivain, voué par ses obsessions à faire des victimes autour de lui, se servant avec cynisme de ses proches pour nourrir son œuvre. Barré a puisé son inspiration dans le milieu de l'édition qu'il connaît de près et a emprunté au réel certains des traits de caractère de son héros. Mais peu importe. Car « *toute vie est bricolée, la mienne comme celle des autres. Vous la raconterez à votre manière. Et ce ne sera pas moi* » ainsi qu'il le fait dire à Marlioz.

Tous les ingrédients d'un roman passionnant sont là et le suspense – quant à la vérité sur la mort d'Alexia – est tenu jusqu'au dénouement final. Dommage que Barré ne soit pas allé plus loin dans le développement de cette intrigue et dans la complexification de ses personnages qui sont, pour certains, comme des silhouettes entraperçues, esquissées de quelques coups de crayons et pour d'autres, un peu stéréotypés. Car si la lecture est plaisante, le lecteur reste malgré tout sur sa faim.

Georgia MAKHLOUF

Elsa Morante : écrire et aimer jusqu'au bout

D.R.

ELSA MON AMOUR de Simonetta Greggio, *Flammarion, 2018, 237 p.*

Elsa Morante fut une femme de tête, mais aussi une romancière prodigieuse et la lumière (trouble !) d'un des plus grands écrivains italiens et européens. Même si cet amour fut chargé de toutes les contradictions, les paradoxes, les hystéries, les querelles, les rejets et, pour tout dire, d'une certaine perversion relationnelle. Avec, cependant, un pan pathétique tant les êtres avaient désespérément et viscéralement besoin l'un de l'autre.

Aujourd'hui paraît sa biographie romancée, signée Simonetta Greggio, sous le titre *Elsa mon amour*. Ce n'est pas le premier livre sur la vie controversée de l'auteur de *La Storia*, car il faut compter avec le magistral ouvrage de René de Ceccatty aux éditions Tallandier qui rétablit l'ordre et les rôles dans cette houleuse affaire qu'était le mariage entre Alberto Moravia, écrivain antifasciste et inconstant, et Elsa Morante, femme de lettres et séductrice, figure de proue d'un féminisme qui revendiquait liberté d'agir et de penser, réfractaire aux normes étriquées des parcours formatés.

Née à Rome en 1912 dans le quartier populaire du Testaccio, Morante est décédée après une vie de soixante-treize ans jalonnée de rencontres (Pasolini, Fellini…) et de fabuleux voyages, de l'Espagne à la Russie en passant par la Chine et les États-Unis, mais marquée par le drame de vivre et les douleurs de la séparation. Elle a nourri son œuvre de ce parcours d'écorchée vive, ponctuant ses textes d'images fulgurantes, déchirantes, et d'une musique particulière de poétesse absolue. Le suicide n'était pas une option virtuelle pour cette femme à la passion incandescente, conflictuelle et souvent autodestructrice. Écrire fut la grande affaire de sa vie puisqu'elle a signé quatre romans (dont le best-seller *La Storia*, publié en 1974 après un silence de dix ans, et porté à l'écran par Luigi Comencini), cinq nouvelles, deux recueils de poésie et une pièce de théâtre, avec des consécrations littéraires retentissantes dont le Prix Médicis étranger 1984 (pour *Aracoeli*), le Prix Viareggio (pour *Mensonges et Sortilèges*) et le Prix Strega (pour *L'Île d'Arturo*). Son mariage en 1941 avec Alberto Moravia allume le feu des rumeurs. Le couple est anticonformiste, confronté à des querelles homériques, plus uni par la littérature que par l'amour ; il se séparera vingt ans plus tard au terme d'une relation orageuse et farcie d'aventures de part et d'autre des conjoints, mais sans jamais divorcer.

Simonetta Greggio se glisse dans la peau de son personnage et nous restitue, sous la forme d'un roman intime et sensuel aux courts chapitres émaillés de fragments de journaux, de poèmes et de lettres, la frémissante sensibilité d'une femme qui ne connut pas les interdits et qui fut capable de tout confesser et déballer avec une désarmante candeur. Merveilleuse Elsa à travers ce livre dont on savoure chaque mot, chaque virgule, chaque silence !

Edgar DAVIDIAN

Le miroir du siècle

LES ABRICOTS DE BAALBECK de René Otayek, *Noir Blanc et Cætera, 2018, 281 p.*

D.R.

René Otayek, directeur de recherche au CNRS en France et enseignant à l'Institut d'études politiques de Bordeaux, vient de combler un vide que l'on vivait comme un manque ! Raconter l'histoire du Liban, raconter tous les liens que celle-ci tisse avec les pays du Levant ; narrer en outre l'histoire de sa famille dans le miroir de laquelle se retrouveront d'innombrables familles ne constitue pas uniquement une belle aventure littéraire – qui sous la plume d'Otayek se révèle d'un beau talent – mais une entreprise salutaire en ce qu'elle contribue à restituer la mémoire collective de notre région en ce « *siècle de téta* », une œuvre de survie identitaire et nationale, pour le dire pompeusement !

Les Abricots de Baalbeck n'est donc pas un roman mais un récit romancé, à la fois historique et biographique, et dont le croisement spatio-temporel se situe aux débuts du XIXe siècle à l'époque précédant la chute de l'Empire ottoman – venant d'Alexandrie, Evelyne Catafago « *accosta au port de Beyrouth le 1er janvier 1926* » – et s'étend jusqu'à nos jours dans une aire géographique qui englobe la Palestine, l'Égypte et le Liban, Saint-Jean-d'Acre, le Caire et Aïn el-Remmaneh (« *La Fontaine au Grenadier* »), mais aussi Bordeaux, Alep ou Bhamdoum el-Mhatta… !

L'originalité de l'ouvrage réside dans cette alliance subtile et bienvenue entre les grands faits de l'Histoire, tels la déclaration Balfour ou les célèbres discours-fleuves de Nasser, et la foule de détails aussi anecdotiques qu'inédits ou du moins peu connus, qui éclairent les événements ; ce qui a pour vertu de rendre le récit attachant, érudit, truculent et intimiste.

Connaissiez-vous par exemple le tonitruant et interminable fou rire du Raïs qui suivit l'annonce de la nationalisation immédiate du Canal de Suez, sur les ondes de la *Voix des Arabes*, cette radio qui devint la Mecque du monde arabe ? Saviez-vous que l'imam Ouzaï, savant religieux du VIIIe siècle, « *professait inlassablement l'amitié islamo-chrétienne* » ? Et c'est une foule de personnages et de courants d'idées politiques qui défilent dans ces pages foisonnantes et limpides, finement documentées. De May Ziadé à Anbar Salam. De l'« *Évêque rouge* » au Che Guevara. De Farès Chidiac aux Frères musulmans. D'une page à la suivante, on feuillète l'Histoire en passant de la Rue Clemenceau à Béchir II.

Ceux qui appartiennent comme moi à la génération de l'auteur seront plus particulièrement sensibles à tel ou tel autre clin d'œil. Celui de 1958 par exemple : « *Cet été de guerre est pourtant le plus bel été qu'il m'ait été donné de vivre au Liban ; celui qui me laisse les souvenirs d'enfance les plus enchantés.* » Les lecteurs seront charmés par ce constant va-et-vient entre la grande Histoire et la petite, entre les grandes questions vitales du Proche-Orient, ses conflits, ses communautés, son devenir et le quotidien de ses citoyens, tel cet épisode si cocasse, ce miracle de la clé qui ouvre la serrure d'une porte qui ne lui appartient pas, Téta ayant fait une prière à la Sainte Vierge.

Antoine BOULAD

Périple en la demeure

Le destin contrarié de la Bibliothèque nationale du Liban

De gauche à droite :
- La salle de lecture à sa création et telle qu'elle est dans ses nouveaux murs.
- Une vue du bâtiment à Sanayeh avant restauration.
- 2004. Séminaire « BNL Concept et politique ». Gérard Khatchérian au centre de la table avec une partie de la premiere équipe.

En avril dernier, le conseil d'administration de la nouvelle Bibliothèque nationale a été nommé par le Conseil des ministres. Cette nomination que j'ai longtemps attendue met fin au Projet de Renaissance de la BNL que j'ai dirigé de bout en bout, soit durant 15 ans. Aujourd'hui, à l'âge de 77 ans, je suis heureux de ce pas accompli enfin par les autorités. De 2002 à 2018 j'ai présidé aux destinées de cette renaissance. En voici l'histoire résumée.

La naissance

À la fin du XIXe siècle, le vicomte Philippe de Tarrazi (1865-1956), intellectuel et érudit fortuné de Beyrouth, possède une très riche bibliothèque qu'il rêve de transformer en une Bibliothèque nationale digne de ce nom. Après des années de lutte soutenue, il arrive à ses fins en 1922 et c'est grâce à l'ambition, la générosité et l'entêtement de cet homme que naît la Bibliothèque nationale du Liban. Tarrazi sera nommé secrétaire général de l'institution et œuvrera d'arrache-pied pour son développement et son prestige. Mais lorsque le statut de la BN sera réduit à un simple service rattaché au ministère de l'Éducation nationale, sa déception sera telle qu'elle entraînera son départ en 1939.

Sa désillusion sera complète et il parlera même de « *dépression* » lorsque, plus tard, il rendra visite, dans son local du siège du Parlement, à l'institution qu'il a créée. Il consacre le chapitre 32 de ses mémoires au chaos dans lequel il l'a trouvée : dégradation des locaux, poussière sur les livres et œuvres d'art, disparition de collections, irresponsabilité, inculture du personnel coupable finalement, écrit-il, de « *ne pas préserver l'honneur et la dignité de leur pays* ».

Mais le sort de la BN sera encore plus sombre. En 1976, elle sera officiellement fermée au public après avoir été pillée. Le reste des fonds et collections sera dispersé dans diverses institutions de l'État en attendant une éventuelle reprise.

L'agonie de la BNL ne s'arrêtera pas là. En 1983, le gouvernement tente de regrouper les restes en les entassant dans des caisses en carton et les dépose au ministère de l'Éducation nationale à l'Unesco dans des conditions de stockage extrêmement nuisibles, terrasses et sous-sols où ils subiront les dommages de la guerre.

Les tentatives de reprise

En 1993, le gouvernement crée le ministère de la Culture qui devient désormais l'autorité qui gère la Bibliothèque nationale. Deux tentatives de reprise, menées successivement par les ministres Michel Eddé et Fawzi Hobeich, n'auront pas de suite.

En 1999, le ministre Mohammad Ali Beydoun effectue, sur la suggestion de son conseiller Me Alexandre Najjar, une tentative plus sérieuse sur la base d'une étude demandée à l'Union européenne (UE) et à la Bibliothèque nationale de France (BNF). Il obtient l'assignation du local de la faculté de Droit de l'Université libanaise à Sanayeh pour y installer la BN. Mais celui-ci ne sera libéré qu'en 2011 pour être restauré. Aussi, M. Beydoun lance le chantier de réhabilitation de la Bibliothèque nationale et assure la première opération de désinfection et de désinsectisation globale de l'ensemble du fonds. Il crée aussi la Fondation libanaise pour la BN censée l'assister dans ce chantier. Celle-ci fera transporter les caisses à la zone franche du port de Beyrouth où un espace vaste et sécurisé sera leur dernière escale avant leur accueil dans les futurs locaux officiels.

La renaissance

En novembre 2000, M. Ghassan Salamé devient ministre de la Culture et c'est là que je débute avec lui une collaboration exceptionnelle tant pour les sommets francophone et arabe que pour la BN.

Il fait préparer un projet de loi-cadre de création d'une bibliothèque nationale ayant un statut d'établissement public autonome, définissant clairement sa mission et son fonctionnement avec, à sa tête, un conseil de conservateurs. Ce texte, inspiré des ambitieux statuts de la BNF et la Grande Bibliothèque du Québec, sera approuvé par le gouvernement qui le soumettra en 2001 au Parlement pour qu'il en promulgue la loi.

En attendant, M. Salamé s'adresse à l'UE pour étudier les possibilités de financement. Il charge alors son directeur de cabinet Mme Leila Rizk, son conseiller pour la lecture publique, Mme Maud Hachem et moi-même d'élaborer et négocier un projet de renaissance d'une bibliothèque nationale patrimoniale. Mais la démission du gouvernement en mars 2003 et le départ de Mmes Rizk et Hachem (organiquement liées au ministre) pouvant faire échouer ce projet, je prends la décision de poursuivre seul les négociations. Décision individuelle qui aurait pu paraître hasardeuse mais qui s'avèrera bien inspirée. C'est ainsi que j'ai pu sauver le projet car tout arrêt des négociations aurait signifié son arrêt définitif.

En mai 2003, le ministre Ghazi Aridi me confirme dans cette mission pour parvenir à un projet d'accord final. Ce but est atteint en juillet 2003. Je serai nommé en même temps chef du projet de réhabilitation de la Bibliothèque nationale jusqu'à la fin de son exécution. C'est là que débute une saga qui durera quinze longues années.

Une équipe d'une trentaine de bibliothécaires et artisans aura à ouvrir les 3600 caisses, dépoussiérer et nettoyer chaque ouvrage, scanner sa page de garde pour parvenir, après 36 mois de travail, à établir, pour la première fois, un inventaire complet numérisé des fonds et collections de la BN, de cataloguer les ouvrages selon les systèmes de reconnaissance et codes appliqués internationalement et restaurer ceux qui en ont besoin. Notre équipe de restaurateurs sera d'ailleurs l'embryon de la renaissance de ce métier artisanal qui tendait à disparaître. C'est ainsi que démarre cette opération de sauvetage.

Le programme consistera aussi à former et perfectionner les compétences du personnel avec des spécialistes étrangers et à organiser plusieurs séminaires en présence d'experts et sommités internationaux : en mai 2004, une rencontre, « Bibliothèque nationale : concept et politique », définira la mission, le rôle, les obligations et la politique d'une bibliothèque patrimoniale ; en février 2005, un séminaire, « Bibliothèque nationale : fonctionnement et services » établira l'organigramme, le descriptif fonctionnel, le profil des candidats et l'interaction entre les postes ; en octobre 2005, un séminaire, « Bibliothèque nationale : espace, architecture et construction », rédigera un programme architectural détaillé. Chacun de ces séminaires débouchera sur la création d'une commission de rédaction et de suivi chargée d'élaborer les projets de décrets d'application futurs.

En septembre 2006, l'accord avec l'UE ayant pris fin, il faudra arrêter le travail et remercier un personnel déjà bien formé. Fallait-il s'arrêter là ? Je faisais face au même dilemme qu'en 2003 : m'entêter à poursuivre un rêve aléatoire malgré les obstacles qui m'attendaient ou laisser tomber en sachant que le projet serait définitivement enterré.

J'avais déjà entretenu le ministre Tarek Mitri de l'indispensable prise en charge du projet par l'État libanais car il m'était impensable que soit laissée sans perspective d'avenir une bibliothèque nationale dont le noyau était constitué et que s'avèrent vains les efforts accomplis jusque-là.

Après de longs mois dans les antichambres du gouvernement et de pénibles réunions avec des conseillers souvent ignorant tout du sujet, de préparations de programmes et de budgets, le cabinet prend, sur l'insistance de M. Mitri, la décision, en juillet 2007, de réactiver le projet, rebaptisé *Projet de Renaissance de la Bibliothèque nationale*, mais ne m'octroie que la moitié du budget que l'UE nous allouait. Les anciens collaborateurs n'étant plus disponibles, il faudra repartir de zéro. La nouvelle équipe prendra le relais des travaux de restauration et de catalogage suspendus et se verra ajouter de nouvelles missions : le développement des collections, la conservation préventive (numérisation), la construction d'un site Web en cinq langues. En parallèle, il faudra lancer plusieurs chantiers : la poursuite des efforts pour faire aboutir la loi sur la BN et les décrets y relatifs, le démarrage et le suivi de la construction, la création d'un Fonds national pour le financement de la BN.

La loi sur la BN

Au Parlement depuis 2001, le projet de loi stagne durant cinq ans dans les commissions parlementaires. Sidéré par un immobilisme ahurissant, je demande en 2006 l'aide du député Serge Toursarkissian et grâce à son impulsion, le projet aboutira enfin sur le bureau du président Berri. Entre-temps, le texte aura subi de nombreuses modifications qui l'appauvrissent, réduisant la BN à presque un simple département du ministère de la Culture et diminuant les possibilités d'action de son président.

Cette loi ne sera votée qu'en octobre 2008. Aboutissement obtenu grâce aux interventions du ministre de la Culture d'alors M. Tammam Salam qui n'épargnera pour cela aucun effort.
Il fallait encore obtenir le décret d'application principal. Il ne verra le jour que huit ans plus tard grâce au travail des ministres Gaby Layoun puis Rony Arayji. Cependant, il naîtra amputé de la partie relative au dépôt légal attribué depuis 1994 aux Archives nationales contrairement à toute logique.

La restauration du siège de la nouvelle BN

Depuis le début de l'année 2005 s'impose le besoin d'estimation du coût de la restauration du bâtiment de la BN et de la construction de ses annexes. Après de nombreuses études, je parviens à une évaluation proche de la réalité dans laquelle j'inclus les frais d'un indispensable concours architectural international.

La même année, M. Fouad Sanioura obtient du Qatar un don de 25 millions de dollars en faveur de la BN. Mais il faudra attendre 2011 pour que le premier coup de pioche soit donné à ce chantier tant attendu. Entre-temps, la hausse mondiale des prix ayant faussé toutes les données, le groupe qatari ne pourra réaliser qu'un projet plus modeste. De plus, il écartera le programme architectural et refusera l'organisation du concours international.

Les travaux seront tant bien que mal terminés en septembre 2017 et le bâtiment remis au ministre de la Culture. J'y déplorerai, entre autres, l'absence de toute ébauche de robotisation, l'absence du système Compactus (précieux système de rangement, économique en espace et multiplicateur en livres) et le déracinement d'arbres centenaires qui se trouvaient dans le jardin.

Le fonds pour le financement de la BN

En juillet 2006, avant le rapport final d'activités du projet de réhabilitation, j'effectue, avec plusieurs responsables, une étude prévisionnelle sur le devenir de la BN. Avec les estimations du nombre de titres que la BN pourrait récupérer pour la période allant de 1976 à 2006, le résultat s'avère très décevant : le total n'atteint pas 50 000 ouvrages. Ajouté aux 175 000 disponibles, ce fonds aurait à peine fait de la BNL une bibliothèque de quartier.

Constituer alors un département de développement des collections devient une nécessité et pour ce faire, la création d'un Fonds national de financement s'impose. Ce dernier devra aussi assurer une mise à niveau permanente par l'apport des nouvelles techniques nécessaires à la modernisation de la BN. Malheureusement, la plupart des ministres après 2006, le dernier notamment, ne se sont pas donné la peine d'étudier ce dossier, ignorant même sa nécessité. Un projet susceptible de remédier à cela est pourtant fin prêt.

Aujourd'hui ?

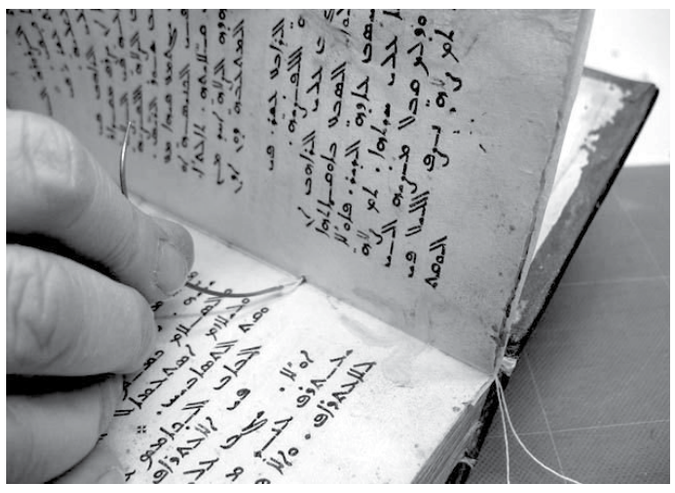
J'ai cessé de diriger le *Projet de Renaissance de la Bibliothèque nationale* en janvier 2018 suite à un litige avec le ministre portant sur l'utilisation de certains chapitres du budget annuel de la BN pour des dépenses que je n'approuvais pas.

Aux mois de mars et avril 2018, le gouvernement annonçait la nomination d'un président directeur général et des six membres du conseil d'administration de la BN. Ce conseil, à une exception près, n'étant formé ni de bibliothécaires, ni même de gens des métiers du livre tel que le stipule la loi, on peut s'interroger sur sa capacité à comprendre les besoins de cette institution, à concevoir le plan de travail colossal qui s'impose et à prendre les initiatives pour l'exécuter conformément aux normes requises.

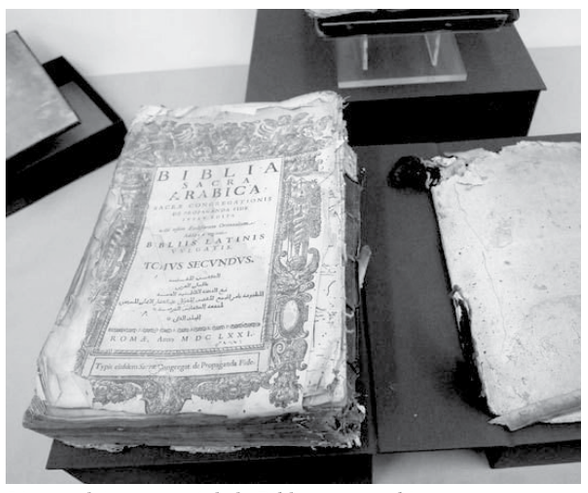
Tout au long de ces quinze années, pour protéger cette mission, j'ai fait rempart contre la convoitise politicienne et la dégénérescence des services publics. Pour cela j'ai maintenu une politique de discrétion totale : faire profil bas et demeurer loin des médias qui auraient déclenché l'appétit des politiciens et leurs interventions pour placer agents, sbires et autres parasites. Ce qui aurait, de surcroît, surchargé le budget provoquant l'échec du projet et mettant fin à la collaboration avec l'UE. Aujourd'hui le champ est libre.

Quant à l'ouverture de la Bibliothèque nationale, tant que le Fonds national de financement n'est pas créé et que tous les services aux lecteurs et services de fonctionnement ne sont pas mis en place, une « inauguration » ne serait qu'un acte politicien, un événement de façade, nuisible de surcroît à l'existence même de cette institution pour laquelle j'ai rêvé, avec d'autres, à un avenir prestigieux.

GÉRARD KHATCHÉRIAN



Un patient travail de restauration (1 à 3)



L'exemplaire restauré de la Biblia sacra arabica